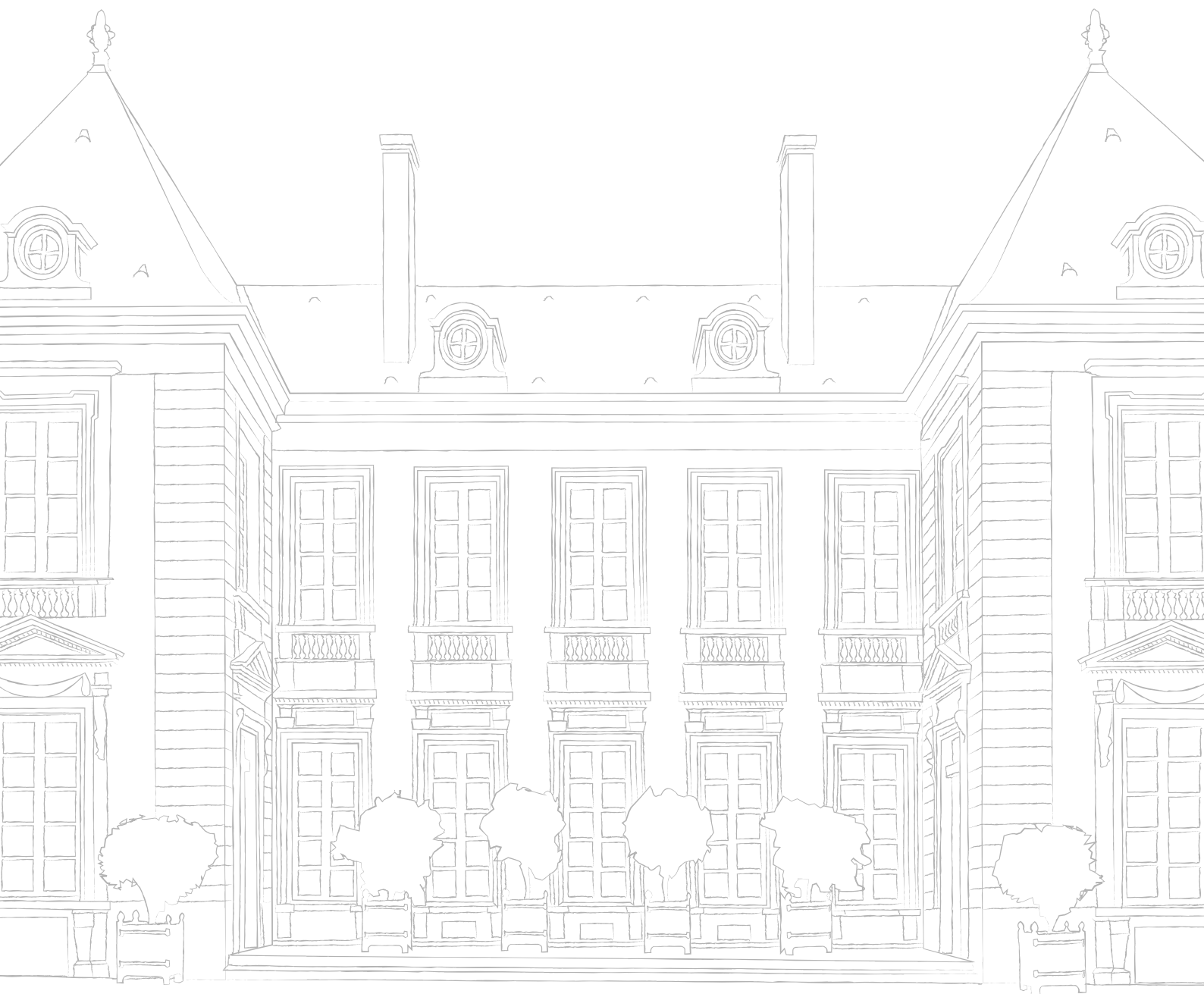


*musée des  
arts  
décoratifs*

*musée  
du  
design*



***L'hôtel de Lalande***

<b>L'histoire de l'hôtel de Lalande</b>	<b>5</b>
<b>Rez-de-chaussée</b>	<b>7</b>
Couloir et salon des panoramiques	9 - 11
Salle duc de Bordeaux	12 - 13
Salle duchesse d'Angouleme	14 - 15
Salle duchesse de Berry	16 - 18
Salon des porcelaines	19 - 21
Salon de compagnie	22 - 24
Seconde antichambre	25 - 28
Première antichambre	29 - 30
Salle à manger	31 - 33
Couloir des miniatures	34 - 37
Salon Cruse-Guestier	38 - 39
Escalier de service	40
<b>Premier étage</b>	<b>43</b>
Cabinet des faïences fines	45
Salon Bordelais	46 - 47
Chambre Garance	48 - 50
Salon de Gascq	51 - 53
Chambre Jonquille	54 - 57
Cabinet des Singeries	58 - 60
Seconde antichambre	61 - 63
Première antichambre	64 - 67
Escalier d'honneur et vestibule	67 - 69
<b>Informations pratiques</b>	<b>70</b>

## L'histoire de l'hôtel de Lalande

En 1775, Pierre de Raymond de Lalande (1727-1787), chevalier, marquis de Castelmoron et baron de Vertheuil, achète un terrain faisant partie de l'ancien apanage des archevêques de Bordeaux, afin d'y faire construire un hôtel particulier. L'archevêque, prince de Rohan, avait obtenu l'autorisation du roi de vendre une large partie des terrains de l'archevêché pour subvenir aux frais de la construction du palais Rohan (actuel Hôtel de Ville). Pierre de Raymond de Lalande est un riche représentant de la noblesse de robe de la ville. Conseiller au Parlement de Bordeaux, il possède également de vastes plantations de café et de canne à sucre à Saint-Domingue. Pour une demeure qu'il souhaite élégante et confortable, il aurait fait appel à l'architecte Étienne Laclotte (1728-1811), figure dominante d'une dynastie de maîtres-architectes et entrepreneurs bordelais, particulièrement actifs. Construit entre cour et jardin, l'hôtel de Lalande est achevé en 1779 et immédiatement considéré par le *Guide de Bordeaux* de 1785 comme l'un des plus intéressants et dignes d'être vus. Les Lalande profitent peu de leur maison : Pierre de Raymond de Lalande meurt en 1787 et son fils et héritier Jean de Lalande, avocat général au Parlement, est guillotiné le 9 juillet 1794 pendant la Révolution française.

Sous le Consulat, les héritiers de Jean de Raymond de Lalande louent l'hôtel à la municipalité. Mise en vente en 1817, la propriété des héritiers Lalande change plusieurs fois de mains au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. L'hôtel est acheté en 1828 par Madame Asselin, une riche Créole de la Martinique, puis en 1839 par le négociant Jean-Baptiste Duffour Debarbe, qui le lègue à son fils, Lodi Martin Duffour Dubergier, maire de Bordeaux de 1842 à 1848. Curieusement, ces différents propriétaires ne s'installent jamais dans l'hôtel et le louent au gouverneur de la XI<sup>e</sup> division militaire.

À la mort de Duffour Dubergier en 1860, c'est le négociant Antoine Dalléas, dont le musée possède un portrait (miniature sur papier de Dagoty, voir la vitrine consacrée à cet artiste), qui en devient propriétaire. Finalement, la municipalité de Bordeaux acquiert l'hôtel de Lalande en 1880 pour y placer les services de la police et des mœurs : une prison est construite, quelques années plus tard, à l'emplacement du jardin de l'hôtel.

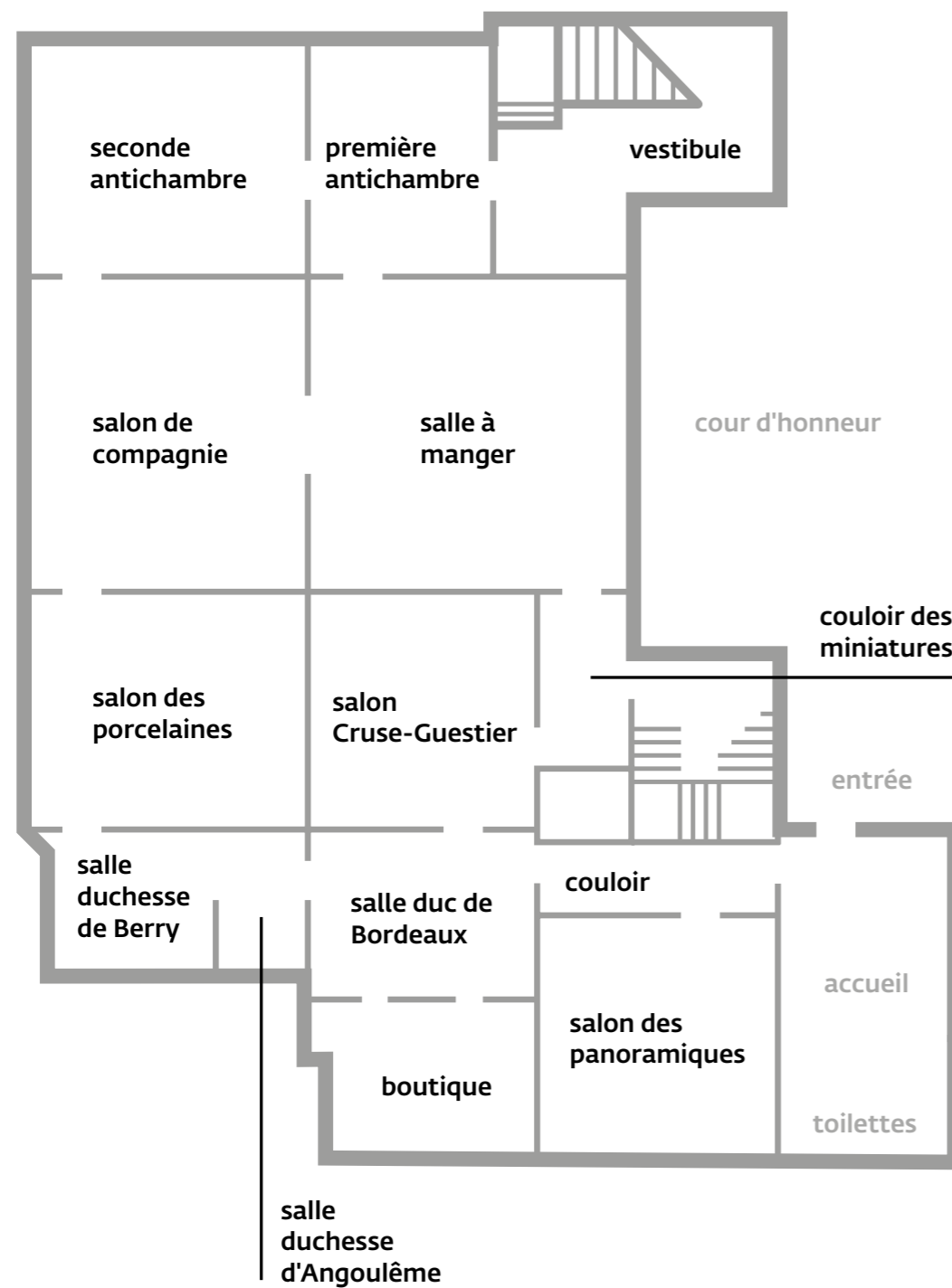
À partir de 1924, la prison et les services de police, installés dans l'aile des communs, cohabitent avec un musée dédié aux arts décoratifs, situé au premier étage de l'hôtel de Lalande, et le logement du collectionneur Daniel Astruc, qui se déploie dans les salons du rez-de-chaussée. Après la Seconde Guerre mondiale, l'hôtel est réaménagé en un nouveau musée, le musée des Arts décoratifs, qui ouvre au public le 2 juillet 1955. Au fil des ans, l'enrichissement de ses collections - notamment l'ensemble légitimiste réuni par Raymond Jeanvrot - a rendu indispensable un agrandissement des surfaces de présentation et un redéploiement des objets. La volonté est de retrouver l'atmosphère d'une maison particulière à Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle, par l'acquisition puis la mise en valeur des éléments qui constituent le patrimoine bordelais en matière d'arts décoratifs (mobilier, céramique, orfèvrerie, verrerie...).

### Décoration architecturale

L'entrée dans la cour pavée se fait par une porte cochère à deux vantaux, garnie d'un lourd heurtoir en boucle sur platine découpée et d'un riche ensemble de serrurerie encore en place ; cette cour est inscrite dans une demi-lune pour faciliter la manœuvre des carrosses ; à droite en regardant l'hôtel, un haut mur aveugle coiffé d'une balustrade abrite l'hôtel ; à gauche, la grande arcade cintrée donnait accès aux écuries, aux remises à carrosses et au grenier à foin, aujourd'hui salles d'exposition.

L'hôtel sur cour, présente une façade en pierre blanche sur trois niveaux : un rez-de-chaussée légèrement surélevé, un premier étage, un étage de combles établi sous un haut toit « à la française » à deux versants et croupes d'ardoises. Le rythme est donné par les deux pavillons où sont logés les escaliers qui encadrent symétriquement les cinq travées centrales.

La décoration, très sobre au centre, est plus abondante sur les pavillons : chaînes d'angle à refends, frontons triangulaires à denticules et guirlandes de feuilles de chêne retenues par des nœuds de ruban plissé encadrées par deux consoles à imbrications terminées par un effet de passementerie. Les deux portes d'entrée, placées sur les façades internes des pavillons, sont désaxées par rapport à la porte cochère et donc invisibles de la rue ; on y accède par un perron de deux marches qui se présente, dans un effet théâtral propre au XVIII<sup>e</sup> siècle.



## Rez-de-chaussée

## Couloir et salon des panoramiques



Le salon fait partie de l'ancienne aile des communs de l'hôtel de Lalande ; il est décoré d'un **papier peint panoramique** de trente lés peint en grisaille, issu de la maison Dufour à Paris en 1818, intitulé les *Fêtes grecques* ; de gauche à droite on reconnaît successivement *L'Hommage à Homère, Le Culte de Vesta, Le Parthénon, L'Offrande aux nymphes, Le Culte de Minerve, La Statue d'Hercule, Le Temple de Zeus* et *L'Offrande à Bacchus*. Ce papier peint provient d'une maison située sur les bords de la Garonne, à Quinsac, près de Bordeaux, ainsi que les lambris d'appui du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce salon, le couloir et les trois salons suivants – un tendu de vert, deux de rouge – sont consacrés à la présentation de la **collection Jeanvrot**, entrée dans sa totalité au musée en 1966. Elle est composée de près de 18 000 œuvres, dont une partie est ici exposée, le reste étant conservé dans les réserves.

Bordelais, Raymond Jeanvrot (1884-1966) commença à collectionner dès l'âge de 12 ans. Cette passion occupa toute sa vie avec une prédilection pour les derniers rois de France, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, le dernier des Bourbons, le comte de Chambord, et leurs familles ; il collectionna aussi des souvenirs de sa famille maternelle installée en Guadeloupe au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans le couloir, un dessin en pied à la mine de plomb représentant **Aubin Roubeau** (1742-1799), trisaïeul de Raymond Jeanvrot, installé le premier à Pointe-à-Pitre ; son épouse **Marie-Claire Carle**, Créole née à Pointe-à-Pitre, de profil, au fusain, coiffée d'un madras ; leur fils, **Joseph Roubeau** (1791-1862), dans le grand portrait peint par Claude-Marie Dubuffe en 1834, arrière-grand-père de Raymond Jeanvrot qui avait avec lui une ressemblance frappante (cf. photo de R. Jeanvrot, assis sur le même fauteuil que son ancêtre).

### Vitrine de gauche

Souvenirs de la famille de Jeanvrot en Guadeloupe, **scènes de groupe, portraits, paysages, miniatures, objets d'art décoratif** influencés par l'exotisme des Antilles comme les **pendules « au nègre »**. La **miniature** ovale, *au milieu de la vitrine*, signée et datée « Tinot 1829 », évoque avec beaucoup de délicatesse et de talent une grisette bordelaise, coiffée du madras traditionnel des Antillaises, devenu spécifique à Bordeaux au XIX<sup>e</sup> siècle à cause des relations du port avec ces îles.

### Vitrine de droite

À gauche (de haut en bas)

**Effigies de Louis XVI et Marie-Antoinette** sur divers supports.

**Image séditeuse** au saule pleureur qui dissimule les profils des prisonniers du Temple de part et d'autre du tronc.

**Service** en porcelaine de Paris présentant, en réserve, des membres de la famille royale sous la Restauration.

**Louis XVIII**, frère de Louis XVI, roi en 1814 à la chute de Napoléon et mort en 1824, sans postérité (statuette, boîtes, buste).

À droite (de haut en bas)

Une **gravure** présente la famille royale vers 1814-1816 (devant une image des prisonniers du Temple, 1792-1793).

À droite, **Louis XVIII** et son frère le **comte d'Artois** (devenu Charles X en 1824), de l'autre côté, le **duc d'Angoulême** et le **duc de Berry**, les deux fils du comte d'Artois, et la **duchesse d'Angoulême**.

L'iconographie de cette période est traduite par des portraits des souverains Bourbons, notamment en **crystallo-cérame**, technique appelée aussi sulfure qui consiste à inclure un profil moulé en stéatite blanche dans du verre et du cristal qui donne à la pâte blanche des irisations argentées. **Henri IV**, le plus célèbre des Bourbons, est représenté dans un superbe crystallo-cérame de Montcénis.

## Couloir et salon des panoramiques

Effigies de **Louis XVIII** : cristallo-cérame, bustes, portraits peints sur céramique...

Effigies de **Charles X** : miniature anonyme, bustes, cristallo-cérames, boîtes...

Sur le mur, **deux portraits** en porcelaine façon camée signés « S. Le Doux » avec les portraits des deux fils de Charles X, le duc d'Angoulême et le duc de Berry.

En bas à droite : **bustes** en biscuit de Sèvres du duc et de la duchesse de Berry.

## Mobilier

**Secrétaire** et **bibliothèque d'enfant**, espénille en placage et massif, amarante et nacre, d'Alphonse Giroux, ébéniste à Paris, achetés par la Chambre du roi (c'est-à-dire Charles X) pour les étrennes de Mademoiselle Louise d'Artois, le 31 décembre 1826 ; les bronzes, à la couronne de France, sont noircis en signe de deuil rappelant la mort tragique de son père, le duc de Berry.

**Piano carré**, à la marque « Ignace Pleyel et fils aîné », 1816, placage d'acajou, citronnier et érable (legs Pévrau, 1941).

**Table à jeu brisée**, placage d'érable et amarante, vers 1830. Dessus, bronze d'**Henri IV enfant**, d'après Bosio (1824).

Quatre **chaises volantes** à la *chiavari*, bois tourné et laqué, vers 1845.

## Biscuit du duc de Bordeaux



En 1827, le roi Charles X commande à la manufacture de Sèvres une statue en biscuit de porcelaine dure représentant, grandeur nature, son petit-fils le jeune duc de Bordeaux âgé de sept ans. Il l'offre ensuite à sa nièce et belle-fille, la duchesse d'Angoulême, tante du duc de Bordeaux. Henri Dieudonné, duc de Bordeaux, futur comte de Chambord, est né à Paris le 29 septembre 1820. Il est le fils posthume de Charles Ferdinand, duc de Berry, deuxième fils de Charles X, et de la princesse napolitaine Marie-Caroline de Bourbon-Siciles.

Le duc de Bordeaux, vêtu d'un uniforme de tenue à pied de cuirassier de la Garde royale, semble avoir été interrompu dans ses jeux ou les activités physiques dans lesquelles il excelle, notamment le sport équestre. Le prince est représenté, comme tous les petits garçons de son âge, vif et plein d'entrain. Son pantalon est froissé, sa main droite est dégantée et l'habit-veste de son uniforme, imparfaitement boutonné, laisse dépasser un gros mouchoir. La jeunesse du modèle est également sensible dans l'arrondi des joues et le cou encore grassouillet.

L'œuvre est chargée de symboles :

- Le mouchoir, placé en évidence sur sa poitrine rappelle le chagrin de l'orphelin dont le père fut assassiné sept mois avant sa venue au monde.
- Le globe terrestre sur lequel l'enfant s'accoude, comme l'ouvrage de Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, posé à ses pieds, soulignent l'importance politique du jeune héritier, considéré comme le restaurateur de la puissance française. L'Inde et l'océan Indien figurés sur le globe terrestre sont placés sous son gant, c'est-à-dire sous sa protection. Or c'est précisément au XIX<sup>e</sup> siècle que Bordeaux étend puis intensifie ses relations commerciales, via l'Inde, avec l'Extrême-Orient. Il y a donc ici un rappel du lien très fort qui unit le duc de Bordeaux à la ville dont il porte le nom. Rappelons que le titre de duc de Bordeaux, exceptionnellement conféré à un dauphin de France, a été choisi par Louis XVIII, qui veut ainsi exprimer sa reconnaissance aux Bordelais pour avoir été les premiers en France à s'être ralliés au retour des Bourbons.

## Couloir et salon des panoramiques

- La lampe funèbre à la haute flamme gravée sur la colonne est vraisemblablement une allusion à la naissance de l'enfant après la mort de son père. Quant au serpent devant un miroir, il symbolise la sagesse et la réflexion, vertus éminemment souhaitables chez un futur souverain.

Il n'existe aucune autre œuvre en biscuit de cette taille : elle mesure 1,21 m de haut. Modeler et faire cuire un morceau de pâte de porcelaine de cette taille représente une véritable prouesse technique que la manufacture de Sèvres n'a pas renouvelée. La singularité de l'œuvre doit beaucoup à la matière dont elle est façonnée. Le biscuit apporte une acuité dans le rendu des détails et confère une troublante réalité aux traits fins et réguliers de l'enfant comme aux accessoires qui l'entourent. Ce biscuit recèle une véritable force évocatrice et est très révélateur de cet appel au sentiment qui caractérise la propagande monarchiste du début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un portrait très élégant mais qui prend compte, malgré une tenue qui se veut martiale, la fragilité et l'isolement du prince orphelin.

## Salle duc de Bordeaux

Ce salon, qui fait partie de l'aile des communs de l'hôtel de Lalande, conserve la collection Jeanvrot, entrée au musée en 1966.

Né le 29 septembre 1820 à Paris, Henri Dieudonné, duc de Bordeaux, comte de Chambord à sa majorité, est l'enfant posthume du duc de Berry, assassiné le 13 février 1820, et de Marie-Caroline de Naples. Petit-neveu de Louis XVI et de Louis XVIII, petit-fils de Charles X (ces deux derniers, frères de Louis XVI), il est l'héritier de la Couronne de France et le dernier des Bourbons, décédé sans postérité à Frohsdorf (Autriche) en 1883. Sa sœur aînée, Louise d'Artois, Mademoiselle, née à Paris en 1819, épouse du duc de Parme assassiné en 1854, décède auprès de son frère à Frohsdorf en 1864.

### Vitrine 1 : Naissance du duc de Bordeaux et premières années des deux enfants

L'essentiel des pièces présentées dans cette vitrine se rattache à la propagande royale de la Restauration teintée de piété chrétienne et de sentimentalité : **gravures** dont l'une « *ai ci le nostre tant aymat henricou* » se réclame du grand ancêtre Henri IV dont le prénom a été donné au duc de Bordeaux, **profils** sur fond bleu pâle des deux enfants et leurs **bustes** en biscuit de Sèvres, **verre d'eau** orné du profil en cristal-cérame du duc de Bordeaux, **pendule** en bronze doré qui évoquerait la duchesse de Berry allaitant le duc de Bordeaux avec Louise d'Artois agenouillée. Seuls, le **hochet** en argent et les **chaussons** en peau blanche auraient appartenu au duc de Bordeaux.

**Tasses à café Fruit Basket**, en porcelaine, créées par SANAA (Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa) et éditées par Alessi en 2007 (don Alessi, 2013).

### Vitrine 2 : Enfance et adolescence jusqu'en 1830

De nouveau, sont présentés des objets de propagande, comme ces **deux miniatures** sur papier rehaussé d'or dans le goût des enluminures médiévales, du style « troubadour » des années 1830, la **paire de coupe-papier** en ivoire de Dieppe avec la duchesse de Berry et le duc de Bordeaux sculptés dans le manche, des **miniatures**, des **boîtes**, des **cristallo-cérames**, un **santon à l'effigie du duc de Bordeaux** (*en bas à droite*) ou encore une pendule où le duc de Bordeaux salue, habillé en colonel des lanciers. La paire de **trophées d'armes** miniaturisés en argent niellé dite « Jeu de Trocadéro » (*en haut*) rappelant la prise du Fort de Trocadéro par le duc d'Angoulême en 1823, appartenait au duc de Bordeaux, de même que l'**alphabet** de l'histoire des animaux (*en bas à gauche*).

### Vitrine 3 : Les deux enfants en exil jusqu'en 1836

L'Écosse est la première étape de l'exil de la famille royale, consécutif à l'abdication de Charles X et à l'avènement de Louis-Philippe, duc d'Orléans en 1830. Jusqu'en 1832, Édimbourg les accueille dans le château d'Holyrood, que l'on voit sur les **boîtes** et **gravures** ; les « Petits Écossais », qui sont des images allusives et séditieuses du duc de Bordeaux et de sa sœur, se retrouvent sur différents supports, **encriers** en porcelaine blanche, **statuettes en terre cuite**, **gants**, **assiettes**... de même que celles qui ont des appellations transparentes comme *L'Orphelin*, *L'Exilé*, *Le Jeune Matelot bordelais*... Le **portrait** de Chateaubriand (*première étagère*) rappelle les interventions et la fidélité de l'écrivain au duc de Bordeaux. Fin 1832, Charles X et sa famille s'établissent à Prague au palais Hradshin. Signés et datés « Louise d'Artois 1833 », deux **lavis** de sépia montrent les deux enfants, copiés sur des originaux de

Ch. A. d'Hardiviller (1795-ap.1840), leur professeur de dessin que l'on voit dessous sur deux **dessins** anonymes. La paire de **brûle-parfums** en porcelaine de Paris reprend en médaillon les portraits des deux enfants d'après les peintures de H. Grévedon (1776-1860).

### Vitrine 4 : Dernier exil du duc de Bordeaux, devenu comte de Chambord en 1841

En 1836, la famille royale quitte Prague pour Goritz (actuelle ville italienne), où décède Charles X, et s'installe quelques temps après au château de Frohsdorf (Autriche). En 1846, le comte de Chambord épouse Marie-Thérèse Beatrix d'Este, fille aînée du duc de Modène. À partir de cette date, les deux époux sont associés sur des **portraits**,

## Salle duc de Bordeaux

**médailles**, **vases**, **boîtes**..., souvent des images de propagande politique en faveur d'Henri V (nom sous lequel le comte de Chambord aurait régné) ou religieuses comme celles en papier découpé à glisser dans un missel, ou encore d'une idolâtrie légitimiste tels ces nombreux **bustes**. Quelques objets personnels du comte de Chambord sont présentés : **coupe-papier** et **paire de ciseaux** au chiffre « H » couronné, **encrier** aux trophées de chasse, **nécessaire de toilette**. Son accession au trône de France échoue en 1873, et le comte de Chambord, dernier Bourbon descendant direct d'Henri IV, décède en 1883 à Frohsdorf sans postérité. Quelques manifestations de fidélité après son décès se retrouvent dans des **bijoux** de deuil, comme le **bracelet** d'argent doré, ciselé de fleurs de lys et du monogramme *H.V* avec les inscriptions « Arques 1589, Frohsdorf 1883 », Arques étant le nom de la première des victoires remportée par Henri IV pour conquérir le trône de France.

## Mobilier et murs

*Au-dessus des deux portes d'entrée*

Deux **portraits** anonymes du duc de Bordeaux, adolescent et jeune homme.

*À gauche de la vitrine 1*

Deux **gravures** évoquant la naissance et le baptême du duc de Bordeaux en 1820 et 1821.

**Secrétaire en pente**, acajou, érable et ébène, époque Restauration. Il supporte un petit **buste** en bronze du duc de Bordeaux.

*Entre les vitrines 2 et 3*

**Table en chiffonnière** à dessus de marbre blanc, ronce d'acajou, époque Restauration.

*Au-dessus*, une **pendule** et une **gravure** évoquent le duc de Bordeaux en « Écossais » lors de son exil à Holyrood avec la famille royale.

*De part et d'autre*, paire de **vases balustres** aux portraits des deux enfants. Le duc de Bordeaux porte l'uniforme de colonel des Lanciers.

*À gauche de la vitrine 4*

Deux **aquarelles** anonymes montrent les appartements royaux au palais Hradshin à Prague.

*À droite de la vitrine 4*

Un **portrait** en pied de Charles X, dessiné et signé par sa petite-fille Louise d'Artois, et une petite **toile** anonyme représentant Louis XVIII.

**Secrétaire à cylindre** en acajou, à décor de baguettes de laiton. Bordeaux (?), vers 1800 (don de M<sup>me</sup> Jacques Servan, 2005). *Dessus*, une **pendule** en bronze doré, au cadran pris dans un rocher sur lequel le duc de Bordeaux est assis, rêvant à son triste destin.

*Sur le mur, en face des vitrines (de gauche à droite) :*

**Dessins** des deux enfants, Louise d'Artois et le duc de Bordeaux (don de M. et M<sup>me</sup> Albéric de Bideran, 2001).

*Au-dessus*, **portrait anonyme** de Louise d'Artois, lisant assise à une table éclairée par une lampe.

**Grand portrait** du duc de Bordeaux signé A.J. Dubois Drahonet, 1828 (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2007).

Deux évocations de la naissance du duc de Bordeaux dont une esquisse de F. Colin (1798-1864), **La Ville de Bordeaux offrant le duc de Bordeaux à la France** (dépôt de l'Académie nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux, 2002).

## Salle duchesse d'Angoulême

Ce salon, qui fait partie de l'aile des communs de l'hôtel de Lalande, conserve la collection Jeanvrot, entrée au musée en 1966.

Née à Versailles le 19 décembre 1778, Marie-Thérèse-Charlotte de France, fille aînée de Louis XVI et de Marie-Antoinette, meurt en exil, au château de Frohsdorf, en Autriche, le 19 octobre 1851. Devenue duchesse d'Angoulême par son mariage avec son cousin germain, le duc d'Angoulême, elle est appelée Madame Royale à sa naissance, puis Madame, ensuite M<sup>me</sup> la Dauphine sous le règne de Charles X, et, enfin, après la Révolution de 1830 et en exil, comtesse de Marnes.

Louis-Antoine de Bourbon (Versailles, 1775 – Goritz, 1844), fils aîné de Charles X, est le premier Bourbon arrivé en France après le départ de Napoléon en 1814. Dépêché par Louis XVIII, le duc d'Angoulême débarque à Saint-Jean-de-Luz le 11 février et fait son entrée à Bordeaux aux côtés du maréchal Beresford, le 12 mars 1814. Malgré la présence des Anglais, c'est bien au duc d'Angoulême que le maire de Bordeaux, Jean-Baptiste Lynch, remet les clefs de la ville. Le duc d'Angoulême connut alors son heure de gloire et Bordeaux fut la première grande ville de France à célébrer le retour des Bourbons.

L'union du duc et de la duchesse d'Angoulême fut stérile ; le duc de Berry, le frère cadet du duc d'Angoulême, devint alors l'héritier du trône de France.

Iconographie de la duchesse d'Angoulême :

- **Buste** en biscuit de porcelaine de Sèvres.
- **Portrait** à l'huile d'un anonyme (don M. Pichard, 2001).
- **Miniature** sur porcelaine de Sèvres par Madame Jaquotot (*à droite de la commode*).
- **L'Antigone française** : gravure au titre éloquent où l'on voit Louis XVIII, soutenu par la duchesse d'Angoulême, marcher difficilement dans la neige. Cette dernière fut longtemps désignée comme « l'orpheline du Temple ». Son courage devant la longue suite de ses malheurs, ses vertus, sa piété filiale servent la propagande de Louis XVIII.

Iconographie du duc d'Angoulême :

- **Portrait en pied du duc d'Angoulême**, en grand amiral de France devant le port de Bordeaux (gravure d'après l'œuvre de Kinson conservée au musée des Beaux-Arts de Bordeaux).

En 1815, le couple royal retourne à Bordeaux pour y célébrer le premier anniversaire de la Restauration. À leur arrivée le 5 mars, les fêtes se multiplièrent : **L'Entrée à Bordeaux du duc et de la duchesse d'Angoulême le 5 mars 1815**, de Boccia, Italien installé à Bordeaux, est une scène de ferveur royaliste. De jeunes notables bordelais traînent le carrosse découvert de leurs Altesses Royales. Les jeunes filles sont vêtues du blanc des lys et du vert de l'espérance, couleurs de la Restauration. Au premier plan : le Préfet, le comte de Tournon, le Maire, le comte Lynch. Ce dernier, maire de Bordeaux, remet alors au duc d'Angoulême cette **paire de clefs de la Ville** commémoratives du ralliement des Bordelais à la Monarchie.

Mais, dès le 9 mars 1815, la nouvelle du débarquement de Napoléon à Fréjus est ébruitée. Sur ordre du roi, le duc d'Angoulême part pour Toulouse assurer le commandement d'un gouvernement général du Midi. La duchesse demeure à Bordeaux pour y organiser la résistance jusqu'au 2 avril, date de son départ par Pauillac pour l'Angleterre ; le **dessin** d'un détail du grand tableau de Gros (musée des Beaux-Arts de Bordeaux) montre la duchesse d'Angoulême à Pauillac tendant à ses fidèles, en signe d'adieu, les plumes de son chapeau.

### Vitrine : Souvenirs de la Restauration à Bordeaux le 12 mars 1814 et de son anniversaire en 1815

La **Décoration du 12 mars**, alors créée, apparaît sur les brassards, plaques en cuivre doré, verre en cristal taillé. Deux petits **portraits** du duc et de la duchesse d'Angoulême, peints par Gustave de Galard, ancien émigré installé à Bordeaux.

## Salle duchesse d'Angoulême

Gravés sur cuivre, ces portraits restent les images les plus répandues de la Restauration à Bordeaux. On les retrouve sur des supports très variés : **tasse** en porcelaine, **tabatières, boîtes** de propagande. De très beaux **crystallo-cérames** (ou sulfures) sont des supports plus raffinés de la même propagande politique.

À gauche de la vitrine

Deux **caricatures** et une **gravure** colorée allemande faisant allusion à la fois à l'austérité glaciale et au courage de la duchesse d'Angoulême en 1815.

### Mobilier

**Commode** à deux niveaux de tiroirs, estampillée « J.B.B. DEMAY », vers 1785, placage de bois de rose, acajou, palissandre, ébène et érable.

Elle supporte une paire de **candélabres** dont les bronzes sont noircis en signe de deuil (mort de la reine Marie-Antoinette).



## Salle duchesse de Berry

Ce salon, qui fait partie de l'aile des communs de l'hôtel de Lalande et conserve la collection Jeanvrot, entrée au musée en 1966, est consacré à la duchesse de Berry.

Marie-Caroline Ferdinande Louise de Bourbon-Siciles, fille de François I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche, est née à Naples le 5 novembre 1798 et décédée à Brunnsee, en Autriche, le 17 avril 1870.

Charles Ferdinand, duc de Berry (Versailles, 1778 – Paris, 1820) est le deuxième fils du comte d'Artois, futur Charles X, et de Marie-Thérèse de Savoie. Il est le frère cadet du duc d'Angoulême.

Objets, peintures, dessins, gravures retracent les grandes étapes de la vie de la duchesse de Berry, sauf la naissance des enfants évoquée dans le salon vert.

### Enfance

**Palais de Caserte** dans la campagne napolitaine, lieu de naissance de la jeune princesse en 1798, gouache du début du XIX<sup>e</sup> siècle (*au-dessus de la grande vitrine*).

### Le mariage

Quand Louis XVIII monte sur le trône de France en 1815, n'ayant pas d'enfant, son premier soin est de trouver un héritier chez les deux fils de son frère cadet, le comte d'Artois, futur Charles X. Le couple de son neveu aîné, le duc d'Angoulême, étant stérile, il se presse de marier son second neveu, le duc de Berry, seul à pouvoir assurer la continuité de la race des Bourbons, et choisit Marie-Caroline de Naples. Selon la coutume de la Cour de France, après un mariage par procuration à Naples, la nouvelle duchesse de Berry ne fera connaissance de son mari que quelques mois plus tard.

*À droite de la fenêtre*

**Arrivée de la duchesse de Berry à Marseille le 30 mai 1816**, dessin : premiers pas de la duchesse de Berry en France.

**Après l'entrevue de la Croix de Sainte-Hérem près de Fontainebleau**, dessin : première entrevue entre les deux époux.

*À droite de la grande vitrine*

**Le Bonheur de la France assuré**, gravure en couleurs : allégorie du mariage du duc de Berry et de Marie-Caroline de Bourbon unis par Louis XVIII.

*Au-dessus de la grande vitrine*

**Vue du château de Rosny**, aquarelle signée « Louise », c'est-à-dire Mademoiselle d'Artois. Rosny, construit pour Sully, est acheté en 1818 par le duc de Berry. Le couple princier y faisait de fréquents courts séjours.

### L'assassinat du duc de Berry, à la sortie de l'opéra le 14 février 1820

*À gauche de la grande vitrine :*

**Deux eaux-fortes** en couleurs racontent le drame ; le duc de Berry fut assassiné par Louvel qui pensait mettre un terme à la race abhorrée des Bourbons.

### Paris (1820-1830)

*Grande vitrine (de haut en bas)*, de nombreux objets associés à la duchesse de Berry :

**Tasse et soucoupe pour un prix de la Société Linnéenne de Bordeaux** en porcelaine de Sèvres, modèle unique commandé par la duchesse.

**Parure du « Quadrille de Marie Stuart »**, d'après Eugène Lami : cette parure, composée d'un collier et de deux

## Salle duchesse de Berry

bracelets, a été réalisée pour commémorer le célèbre bal costumé donné le 2 mars 1829 au palais des Tuileries par la duchesse de Berry. Le thème de ce « quadrille » était la visite que Marie de Guise avait faite en France à sa fille Marie Stuart en 1550 – 1551. Tous les invités devaient être déguisés selon la mode de l'époque d'Henri II (1519 – 1559). Le médaillon central du collier représente la duchesse de Berry costumée en Marie Stuart, à qui elle aimait s'identifier. *À gauche de la cheminée*, deux **lithographies** d'après l'aquarelle d'Eugène Lami représentent ce bal aux Tuileries et la duchesse de Berry dans ce somptueux costume.

**Boîte ovale en cristal de roche** avec une miniature sur ivoire de la duchesse, boîte qu'elle donne à sa filleule Caroline de Mesnard.

**Broche en forme de serpent** vrillé passant la tête dans un anneau de verre contenant une boucle de cheveux, portée par la duchesse de Berry jusqu'à son départ de Blaye en 1833 (don E. Sabourin, 2007).

**Boîte en or guilloché**, ornée d'une miniature sur ivoire au portrait de la duchesse de Berry en veuve (signée « F. Sieurac »), donnée en souvenir de la naissance du duc de Bordeaux à Victor Lainé, un des témoins requis de cet événement (legs H. Lung, 1976).

**Boîte en écaille brune**, doublée d'or, décorée de six miniatures sur ivoire : la duchesse d'Angoulême entourée de son oncle et beau-père, Charles X, et du duc d'Angoulême, son époux (*sur le couvercle*). *Sur le fond*, la duchesse de Berry et ses deux enfants : Mademoiselle d'Artois et le duc de Bordeaux.

Deux **broches**, sur émail et or, serties de pierres dures et fines aux portraits de la duchesse de Berry en veuve et du duc de Berry en uniforme d'officier (signée « Duchesne, Paris, 1820 »).

**Boîte à ouvrage**, coffret de forme tombeau en citronnier et **presse-papiers, coupes** en bronze et cristal (Thomire) ayant appartenu à la duchesse.

### Le départ en exil après la révolution de 1830 et l'emprisonnement à Blaye

Après un court exil en Écosse, la duchesse de Berry essaie de conspirer contre Louis-Philippe en soulevant la Vendée en 1832. Elle échoue, se cache à Nantes et, trahie, elle est emmenée dans la prison de Blaye où, neuf mois plus tard, elle met un enfant au monde, achevant ainsi de consolider la position de Louis-Philippe.

*À gauche de la cheminée* : **Départ de la duchesse de Berry pour l'Écosse**, anonyme : ce tableau est longtemps passé pour une représentation de la duchesse de Berry – étrangement brune – dans une cabine du bateau la conduisant en exil, avec le reste de la famille royale, en Angleterre puis en Écosse à la suite de la révolution de Juillet 1830. Sur le tabouret placé devant elle, on distingue, sur deux feuillets, la date de 1561 et quelques vers d'un poème. Cette date fait référence au retour en Écosse de Marie Stuart – à qui la duchesse aimait s'identifier – à la suite de son veuvage. Quant au texte, c'est celui d'un poème alors attribué à Marie Stuart qui se révélera en réalité l'œuvre d'un faussaire. Toutefois, rien ne permet aujourd'hui d'affirmer qu'il s'agit bien de la duchesse de Berry et pas d'une représentation de Marie Stuart, héroïne romantique par excellence, très prisée par les peintres troubadours.

*Au-dessus de la cheminée*

**Trumeau aux petits Écossais** évoquant les deux enfants royaux en exil.

*Vitrine face à la fenêtre*

**Portrait** ovale au fusain de la duchesse en « Petit Pierre », déguisement porté pour échapper aux soldats de Louis-Philippe.

**Allégorie de l'emprisonnement de la duchesse de Berry à la citadelle de Blaye**, lithographie dédiée à Chateaubriand.

En buste ou à cheval en costume d'amazone, cette iconographie évoque l'épopée vendéenne. **Boîtes, cachets, boîtes à plumes, tasses** ayant appartenu à la duchesse de Berry.

**Après son départ de Blaye** en juillet 1833, la duchesse de Berry ne jouera plus aucun rôle politique. Désormais comtesse Lucchesi-Palli, elle mène une vie calme, entourée des enfants et des petits-enfants nés de son second mariage, entre le palais Vendramin à Venise et le château de Brunnsee en Autriche où elle meurt d'une fièvre typhoïde le 17 avril 1870.

## Salle duchesse de Berry

À droite de la cheminée

Un **portrait de Marie-Caroline** à la fin de sa vie.

À gauche de la fenêtre, un **portrait de la duchesse de Berry et ses enfants**, gravé par Adolphe Caron d'après la peinture de François Simon Gérard, 1822.

Sur la cheminée : **pendule** représentant le buste d'Henri IV couronné de lauriers par, selon une première attribution, Jeanne d'Albret, sa mère, et selon une version plus récente, par Gabrielle d'Estrées, maîtresse en titre du roi ; en effet la mandoline, posée sur la droite, était l'instrument de musique favori de Gabrielle.

Sur une table à dessus de marbre, **pendule** où un chien, symbole de la fidélité monarchique, est aux pieds de la duchesse.

Sur une table à ouvrage en coffret, frêne et amarante, Restauration, ayant appartenu à la duchesse dans sa prison de Blaye, **coffre à bijoux** de la duchesse surmonté d'un buste d'Henri IV.

Deux **chaises à la cathédrale** en palissandre, vers 1830 (don des Amis des Musées de Bordeaux, 1990), témoignent de l'engouement à cette époque pour le gothique.

**Bergère en gondole**, acajou, style Restauration.

## Salon des porcelaines

Cette pièce, aux proportions plus modestes que le salon de compagnie (probablement la chambre de Monsieur de Lalande), a gardé elle aussi des éléments d'origine : parquet en chêne et acajou, boiseries et dessus-de-porte peints de paysages classiques, cheminée Louis XVI. Elle est éclairée par un **lustre** en bronze doré et cristal (guirlandes d'olives et mirzas) à deux rangs de lumière d'époque Restauration (don Lung-Mestrezat, 1971).

### Mobilier



L'**armoire bordelaise** en acajou de Cuba et ronce d'acajou présente un rare décor sculpté d'attributs guerriers des années 1790 : faisceaux de licteurs, cuirasses, casques, drapeaux, piques. Ses trois tiroirs intérieurs permettent de l'identifier comme une armoire lingère. Le système de fermeture à bascule est analogue à celui de l'armoire de la salle à manger (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1995).

Une **table à jeux** bordelaise de Klein, en acajou de Cuba, citronnier, ébène et gayac, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2015).

Le meuble situé sous la glace, faisant face à la cheminée est un important **secrétaire à cylindre**, en acajou, daté vers 1820. Sa robustesse, son fonctionnalisme et la sévérité de son style Louis XVI en font un exemple très représentatif de ce type de mobilier bordelais (collection Jeanvrot).

Il supporte une paire de **cache-pots** en porcelaine de Bordeaux (manufacture des Terres de Bordes, entre 1787 et 1790, marque aux deux V dorés) et la **maquette de présentation** en terre cuite *La Grandeur des Princes* par Charles Francin, sur les indications de Gabriel, pour un des frontons du Pavillon de la Bourse, place Royale (actuelle place de la Bourse) (dépôt du musée du Louvre, 1961).

La **console**, meuble de menuiserie bordelaise, est exceptionnelle par l'état de conservation de son décor peint gris-bleu et or. À noter l'originalité de sa structure – plateau étroit concave en façade et sur les côtés – et le raffinement de sa sculpture entre classicisme et naturalisme, très fréquemment rencontré dans les arts décoratifs (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1995).

Sur la console :

**Paire de vases** à décor de lion couché et chien en grisaille dans un cartouche souligné d'or, porcelaine à la marque dorée « Omont à Bordeaux 1793 » (don de M<sup>me</sup> Jacques Calvet, 1982) et **caissette à fleurs** à décor d'oiseaux en porcelaine de la manufacture des Terres de Bordes à Bordeaux, marque aux deux V dorés.

L'ensemble des **sièges** en noyer rehaussé d'or date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : fauteuils Directoire à dossier « enroulé » et pieds postérieurs en « sabre » pour une meilleure assise ; chaises « retour d'Égypte » aux pieds antérieurs terminés par des griffes (legs Pelleport-Burète, 1932).

### Tableaux

À gauche de l'armoire

**Portrait de Léon Bernard**, peint en 1793 par Pierre Lacour. Léon Bernard était un marchand-orfèvre dont le magasin était situé place de la Comédie à Bordeaux. À l'arrière du modèle, son chapeau est orné d'une cocarde tricolore.

À droite de l'armoire

**Portrait d'une femme et d'un jeune garçon tenant une rose**, huile sur toile anonyme, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Salon des porcelaines

Face à la cheminée, de part et d'autre du secrétaire, deux marines : **Trois-mâts et deux gabarres** et **Vaisseau précédé d'une barque**, huiles sur toile de Hendrick Jacobsz Dubbels, peintre hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2006).

De part et d'autre de la cheminée :

Deux vues des environs de Bordeaux sont attribuées à Gustave de Galard (1779-1841), un des artistes bordelais les plus célèbres de la Restauration, à la fois portraitiste en grand et en petit, graveur, peintre de genre et caricaturiste. À droite, **Vue de Rions** ; à gauche, **Vue de la Roque de Tau**.



Sur le mur côté jardin :

Un **Portrait de Walter Johnston** de 1783 (MNR, œuvre récupérée à la fin de Seconde Guerre mondiale, dépôt du Musée du Louvre, 1952, en attente de sa restitution à ses légitimes propriétaires).

Sur la cheminée, **pendule astronomique**, en bronze doré, marquée

« Martinet à Londres », vers 1780 (legs Astruc, 1953).

Paire de grands **vases couverts**, exemple le plus rare et le plus tardif de la porcelaine de Chine « de commande ». Ils sont décorés « d'images séditieuses » (images royalistes circulant clandestinement sous la Révolution) : l'urne funéraire ombragée d'un saule pleureur délimite les profils cachés de Louis XVI et Marie-Antoinette (legs Lataillade, 1969).

Aux fenêtres

Rideaux en indienne de la maison Braquenier, « Le grand Génois. Rayure quatre chemins », sur un modèle du début du XIX<sup>e</sup> siècle (don Patrick Frey, 1998). Les six fauteuils ont été garnis de la même indienne formant ainsi ce que l'on appelait au XVIII<sup>e</sup> siècle un « meuble ».

## Porcelaine de Bordeaux



Dans les vitrines

L'exceptionnel ensemble, réuni par un amateur bordelais et entré au musée en 1978 par dation, constitue le noyau de la collection. Commencée avec le legs Périé (1945), elle s'est considérablement enrichie grâce aux dons du professeur Robert Coustet (1974) et des Amis de l'hôtel de Lalande (1994, 1996 et 2007), aux achats de la Ville (1986 et 1988) et au legs du professeur Robert Coustet (2020).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le goût pour la porcelaine est extrêmement répandu en France. Profitant de cette mode, les Verneuilh, une famille opulente et astucieuse de marchands-détaillistes de la corporation des « marchands de faïence, parfumeurs-gantiers », installée rue des Argentiers à Bordeaux, décide de fonder en 1781 une manufacture de porcelaine dans le château des Terres de Bordes, situé dans le quartier de Paludate. La durée de vie de la manufacture est brève – une dizaine d'années –, mais la période de production est plus courte encore : trois ans seulement, de 1787 à 1890. Elle est liée à la présence d'un porcelainier talentueux et expérimenté, Michel Vanier. Ce dernier travaille à partir du kaolin fourni par François Alluau.

La production de la manufacture est de très belle qualité. D'une parfaite blancheur et d'une belle sonorité, elle adopte des formes d'une grande variété. On trouve aussi bien des pièces de décoration (**cache-pots**, **fleuriers**, etc.) que des **objets de toilette** ou de la **vaisselle de table**. Les décors de rinceaux colorés « à la Salembier », les charmants trophées d'amour ou de musique, les motifs inspirés de l'Antiquité sont caractéristiques du néoclassicisme en vogue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Salon des porcelaines

### Orfèvrerie

L'orfèvrerie est au XVIII<sup>e</sup> siècle autant forme de thésaurisation qu'objet de prestige pour l'aristocratie parisienne et provinciale. Grandes pièces ostentatoires ou vaisselle de table utilitaire et diversifiée concourent au bien vivre et au bien paraître.

Deuxième étagère

Deux **confituriers**, entourés de petites cuillères, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle - début du XIX<sup>e</sup> siècle (collection Jeanvrot) ; **théière** d'Antoine Dutemple, Bordeaux 1777-1778.

Troisième étagère

**Cafetière égoïste** en vermeil avec son écrin, Strasbourg, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Jeanvrot, 1966) ; **cuiller saupoudreuse** en vermeil au chiffre du duc d'Aumale (legs Robert Coustet, 2020).

Quatrième étagère

**Sucrier** de Jacques Georgeon, Bordeaux, 1783 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2004).

Cinquième étagère

Deux **gobelets** de forme tulipe, l'un non identifié, après 1838, l'autre de L.J. Berger, Paris, 1795-1797 (collection Jeanvrot) ; **épergne** (surtout de table d'origine anglaise), 1817 (legs Cruse-Guestier, 1936).

### Design

Au centre de la pièce

**Bureau Diapositive** de Ronan et Erwan Bouroullec, 2014 (don de la Société Glas Italia, 2017). Il est réalisé à partir de panneaux en verre colorés thermosoudés, agissant comme une sorte de filtre. Posé dans un espace, il le révèle par sa transparence. La hauteur des panneaux permet également la concentration. Ce mobilier est caractéristique de certaines propositions des frères Bouroullec comme le canapé *Alcôve* ou le bureau *Workbays* pour Vitra : des meubles conçus comme des architectures réduites qui permettent l'isolement. Ici, le bureau crée un espace dans un espace, rappelant la frontière poreuse entre univers professionnel et univers privé, dans ce qui fut la chambre de Pierre de Raymond de Lalande (1727-1787).

Dans la vitrine,

**Vase Brabante** de Bořek Šípek, en porcelaine et bois de rose, 1993 (dépôt du CNAP, 2017).

## Salon de compagnie

Le salon de compagnie est la pièce centrale de l'hôtel. Par ses proportions, sa décoration sculptée et ses dessus-de-porte, trompe-l'œil peints en grisaille d'un style très néoclassique, il est le plus beau de cette demeure. Les trois portes-fenêtres donnent sur ce qui était autrefois le jardin. Le remploi d'une cheminée de style Louis XV dans un ensemble typiquement Louis XVI est une pratique courante au XVIII<sup>e</sup> siècle ; quant au beau parquet à compartiments en acajou, il est une caractéristique bordelaise.

La pièce est éclairée par un **lustre** central à monture de bronze doré et pendeloques de cristal taillé du XVIII<sup>e</sup> siècle et par des **appliques**, placées de chaque côté de la cheminée et de part et d'autre de la grande **console** (legs Cruse-Guestier, 1936).

## Sculptures et tableaux

Sur la cheminée

Une **pendule** représentant Ajax, datée du début du XIX<sup>e</sup> siècle, en bronze doré (collection Jeanvrot).

De part et d'autre

**Paire de vases chinois** à la glaçure connue en Occident sous le nom de « sang de bœuf ». Découverte très tôt chez les Ming, elle sera développée sous les Qing (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles). Ce type de décor n'était pas destiné à l'exportation. Monture de bronze européenne du XIX<sup>e</sup> siècle (legs Cruse-Guestier, 1936).

Sur la console face à la cheminée

Une terre cuite anonyme (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) représente **L'Amérique** (legs Pelleport-Burète, 1930). Paré des attributs qui lui sont traditionnellement associés – la coiffe de plumes et le carquois –, le buste de *L'Amérique* évoque davantage une divinité gréco-romaine qu'une habitante du Nouveau Monde. Elle n'incarne plus, en effet, le continent américain, mais une nouvelle nation, les États-Unis, dont la naissance à l'issue de la guerre d'Indépendance (1775 – 1783) passionne les Européens. Ces derniers la jugent digne d'incarner les idéaux de liberté et de démocratie attribués jusqu'alors à la Grèce antique et à la République romaine idéalisées. Cette effigie aurait orné le premier consulat américain au monde, établi par Georges Washington à Bordeaux dans l'hôtel Fenwick, quai des Chartrons. Il s'agissait ainsi de remercier la ville pour la part qu'elle avait prise dans le conflit. C'est, en effet, la maison de commerce bordelaise Reculès de Basmarein, Raimbaux et compagnie qui a financé l'armement de soixante-deux navires à destination des États-Unis. Parmi eux se trouvait *La Victoire*, le bâtiment transportant le marquis de La Fayette.

Entre les fenêtres, sur les consoles, **La Religion voilée** et **La Ville de Bordeaux couronnée**, maquettes en terre cuite de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des statues destinées (mais jamais exécutées) à orner le portail du Palais Rohan (aujourd'hui l'Hôtel de Ville), œuvres du sculpteur parisien A. Deschamps.

Au-dessus

Deux aquarelles de Joseph Basire, datées de 1796 (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2004) :

- **Le Palais Gallien**, imposant amphithéâtre de l'époque des Sévères (II<sup>e</sup> siècle ap. J.C.)
- **Les Piliers de Tutelle**, forum datant de la même époque. Il s'agit ici d'une reconstitution faite par l'artiste. Ces vestiges anciens avaient, en effet, été rasés un siècle auparavant, sous Louis XIV, pour permettre l'agrandissement par Vauban de la forteresse du Château Trompette, édifiée au XV<sup>e</sup> siècle par le roi Charles VII, qui se méfiait de la loyauté des Bordelais à la fin de la guerre de Cent Ans.

De part et d'autre de la porte d'accès à la salle à manger, trois portraits par Jean-Baptiste Perronneau (1715-1783) et un portrait anonyme, école de Maurice Quentin de la Tour, de gauche à droite :

- **Chevalier de Camiran**, pastel, 1756 (don Henri Cruse, 1923)
- **Mademoiselle Corrègeolles**, pastel, 1768 (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2000)
- **Madame de Parouty**, Créole de Saint-Domingue, pastel, 1767 (don Olivier Droin, 2017)
- **Madame de Tranchère**, pastel, 1750 (legs Cruse-Guestier, 1936)

## Salon de compagnie

### Mobilier

Les **trois consoles** néoclassiques, dont le marbre de brèche violette est assorti à celui de la cheminée, font partie du mobilier d'origine de l'hôtel (vers 1779), sans doute dessinées, comme les lambris, par l'architecte du bâtiment. Devant les portes-fenêtres, une paire de **fauteuils à la reine**, estampillés P.F. Jean, vers 1785 (don Précoul, 1993).

Un **canapé deux places** des années 1750 (legs Bonie, 1895) et **quatre fauteuils en cabriolet**, estampillés G. Avisse, vers 1760 (legs Bonie, 1895). Grâce à la générosité des Amis de l'hôtel de Lalande, ces cinq sièges ont été recouverts d'un lampas au dessin « melograno » (grenade) d'origine Moghol (Inde), assorti aux motifs de la porcelaine de la Compagnie des Indes.

Une **harpe à pédales** en érable laqué et doré de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle portant une marque du luthier sur la table d'harmonie (« CHALLIOT/FB MARTIN 183 PARIS ») et dont la mécanique est d'origine (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2005) est présentée sur un **tapis Bidjar** (tapis persan de la région proche du Kurdistan) du début XIX<sup>e</sup> siècle (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1993).

Contre le mur de la salle à manger

À gauche

La **commode** est un meuble d'ébénisterie parisienne, vers 1775, caractéristique du style Transition (Louis XV - Louis XVI) : façade et montants rectilignes associés à un tablier légèrement chantourné et des pieds en console. Elle est ornée d'une très riche et élégante marqueterie d'essences variées en réseau de cubes, frise d'entrelacs, bouquet (legs Périé, 1945). De part et d'autre, **une paire de fauteuils en médaillon**, estampillés C. Séné, vers 1780 (legs Giovetti, 1985).

À droite

Un **pianoforte** de Garnier Jeune, « facteur d'instrument » bordelais installé rue Bouffard (la rue du musée), date des années 1790. En acajou massif, placage d'acajou, de buis et d'ébène sur bâti de sapin et de chêne, il s'agit du seul piano carré de la collection encore en état de jeu.

Devant la cheminée

Un **fauteuil à la reine** en hêtre laqué, travail parisien vers 1750-1760 (don Chaventon) et une **marquise** Transition, estampillée Bovo, vers 1770, siège large sans atteindre les deux places et à dossier bas souvent destiné « aux dames pour qu'elles ne froissent pas leur ajustement » (legs Giovetti, 1985).



Une **table-liseuse**, vers 1750, par Pierre Migeon (1696 -1758) au placage de bois de violette et bois de rose et bronzes dorés (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2006). Afin de répondre à la recherche de confort et de commodité des élites du temps, les ébénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle se font une spécialité des meubles « à deux fins » ou « à transformation », qui combinent plusieurs fonctions grâce à des mécanismes astucieux. L'élégante table liseuse attribuée à Pierre IV Migeon est à la fois un meuble de lecture, d'écriture et de toilette. On peut même dérouler un écran, qui protège le visage de la chaleur de l'âtre. Sa forme, dite rognon car elle évoque la silhouette d'un rein, le travail des bois de placage en frisage, ainsi que le motif des bronzes qui protègent les arêtes des pieds sont caractéristiques du travail de cet ébéniste parisien.

## Salon de compagnie

### Vitrine

La porcelaine, céramique à base de kaolin, apparaît en Chine vers le IX<sup>e</sup> siècle et reste une exclusivité orientale jusqu'à la découverte des gisements de kaolin en Saxe (Meissen) en 1708 et à Saint-Yriex, près de Limoges, en 1768.



Dans cette vitrine sont présentées des **porcelaines** importées de Chine par les compagnies de navigation des Indes orientales faisant le commerce avec l'Extrême-Orient du début du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les émaux roses dominent ici avec les décors « Pompadour » (au poisson), aux bouquets, jetés de fleurs, « aux coqs », règne de Quianlong (1736-1795). Certaines pièces dites « de commande » sont spécialement fabriquées en Chine sur des modèles européens, à décor d'armoiries, à sujets bibliques ou mythologiques.

Deux superbes verseuses d'orfèvrerie (legs Servan, 1939) :

- **Cafetière** au poinçon de Jacques Hanappier, orfèvre à Orléans, 1752 – 1754
- **Chocolatière** au poinçon de Joseph Théodore Van Cauwenbergh ou Vancombert, orfèvre à Paris, 1783 – 1784

### Design

À droite de la cheminée

**Chaise Plywood** de Jasper Morrison, en contreplaqué, datée de 1988 (don de l'artiste, 2010).

Devant le pianoforte

**Chaise de la collection Clay Furniture** de Maarten Baas, 2011, structure en métal et argile synthétique recouverte de peinture (dépôt du CNAP, 2017).

Dans la vitrine

**Vase Bone Jar** du Studio Formafantasma, en verre et os, 2012 (dépôt du CNAP, 2017).

Sur la commode

**Vases Concorde et Amitié** d'Ettore Sottsass, en verre teinté et opaline blanche, daté de 1986 (dépôts du CNAP, 2017). Architecte et designer italien, Ettore Sottsass est à l'origine de la création, en 1981, de Memphis aux côtés de jeunes designers comme Matteo Thun, Michele De Lucchi et Alessandro Mendini. Remettant en cause les fondements traditionnels du design, ils proposent un nouveau langage, une nouvelle manière d'imaginer les objets du quotidien, loin de la seule obligation fonctionnelle, ouverte à toute forme d'expression libre, joyeuse et narrative, privilégiant l'émotion, la surprise, la perception. Fasciné par les souffleurs de verre à Murano, Sottsass dessine pour Memphis, en 1986, une collection de verreries. Exploitant les qualités du matériau, il joue avec la transparence et l'opacité. Ces vases se composent de plusieurs éléments géométriques assemblés par de la colle, et non soudés comme le voulait la tradition artisanale du verre soufflé. Son intention visait à essayer de nouvelles façons d'assembler les différentes parties d'un objet en verre. Avec ces deux vases à l'apparence d'un totem, le designer va à l'encontre des formes anciennes et traditionnelles, « plus ou moins normales ou prévisibles, déjà vues auparavant ».

## Seconde antichambre

La seconde antichambre, qui précède le salon de compagnie et ouvre l'enfilade de l'appartement de société, a conservé son parquet d'origine de chêne et d'acajou et sa cheminée en brèche violette de style Louis XV.

Celle-ci est surmontée d'une paire d'**appliques** en bronze doré d'époque Louis XVI, d'un **cartel d'applique** Louis XV à décor de bronze doré sur fond d'écaille de tortue rouge, signé « Bailly l'aîné - Paris » (legs Lataillade, 1969) et du **Vase Walter** de Daniel Weil (né en 1953).

Ce vase fait partie d'une série d'objets que le designer Daniel Weil a conçus au début des années 1980 pour l'éditeur allemand Anthologie Quartett. Cet objet, qui résulte de l'assemblage d'un verre à vin de forme ballon et d'une structure métallique pour tenir la fleur, se situe entre l'objet de design, l'installation et la sculpture. Les différents éléments semblent superposés de manière précaire et aléatoire, une déconstruction aussi intellectuelle qu'esthétique ou formelle. Cet objet est caractéristique des recherches menées par les designers dans les années 1980 et notamment par les membres du groupe Memphis. Le vase *Walter* remet l'objet vase en perspective en interrogeant avec humour sa fonction et son utilisation. Il réactive le débat sur les qualités des objets qui nous accompagnent dans la vie quotidienne, tout en témoignant de la totale liberté de création de Daniel Weil.



Chef-d'œuvre de la collection de sculpture du musée, le **buste de Charles de Secondat, baron de Montesquieu** (La Brède, 1689 – Paris, 1755) par Jean-Baptiste Lemoyne, 1767. À la commande de l'Académie de Bordeaux, l'artiste exécute ce portrait posthume d'après une médaille de Jacques-Antoine Dassier ; superbe représentation au naturel : sans perruque, chemise à col ouvert.

### La place de la Bourse

Première place « ouverte » dans l'histoire de l'urbanisme français, la Place Royale de Bordeaux, conçue et entreprise par Jacques V Gabriel, est achevée par son fils Ange-Jacques. Au centre de la place, s'élevait la statue de Louis XV, commandée aux Lemoyne, père et fils, comme le montre l'**estampe en couleurs** de Milcent (dépôt des Archives municipales).

La **gravure** de Nicolas Dupuis, d'après un dessin de Nicolas Cochin, montre la statue placée sur son piédestal en maçonnerie décorée de deux bas-reliefs en marbre sculptés par Francin, figurant la bataille de Fontenoy et la prise de Port Mahon. La statue fut déboulonnée au moment de la Révolution pour être transformée en canons... Les deux bas-reliefs se trouvent aujourd'hui exposés au Musée d'Aquitaine (dépôt des Archives municipales).



Réduction en bronze de la **statue équestre de Louis XV** par Jean-Baptiste Lemoyne, vers 1766. Cette sculpture avait été commandée au sculpteur par les jurats bordelais afin d'être offerte au roi lui rappelant ainsi la place Royale qui lui était dédiée à Bordeaux.

**Buste d'Ange-Jacques Gabriel** par Jean-Baptiste Lemoyne (XVIII<sup>e</sup> siècle).

### Mobilier

**Fauteuil bas**, en noyer sculpté et laqué (Don M<sup>me</sup> Maurice de Luze, 1925). Si ce siège conserve une certaine ampleur monumentale héritée de l'époque Louis XIV, l'accolade du dossier, le retrait des supports d'accotoirs, les pieds galbés enroulés et son beau décor sculpté symétrique Régence, le font dater des années 1730-1740.

En outre, ce salon présente des exemples intéressants de mobilier typiquement bordelais :

**Chaise Régence** en noyer à la tapisserie au petit point d'origine (legs Gaden, 1969).

La grande **armoire Régence**, de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, réalisée en acajou moucheté, à haut couronnement, présente une façade plane divisée en trois panneaux symétriques dans des cadres fortement moulurés ; la généreuse sculpture Régence de la façade et des montants est alliée à un motif naturaliste de corbeille d'osier garnie de fruits au sommet du cintre. À l'intérieur, la serrure « à bascule » et la tige ondulée en fer forgé sont spécifiques du travail bordelais (dépôt du Musée des Arts décoratifs de Lyon, 2001).

**Table de milieu**, acajou de Cuba, Bordeaux, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur quatre pieds galbés, elle a une ceinture fortement chantournée, couverte d'un marbre griotte rouge. Comme souvent sur le mobilier bordelais, la structure est encore Régence, alors que le décor sculpté sur les quatre faces aborde le répertoire Louis XVI – pieds de bouc, vase fleuri néoclassique, rinceaux fleuris à la « Salembier » – mêlé à des coquilles et rocailles Louis XV (dépôt du C.H.U. de Bordeaux, 2004).

Et des exemples de design :

Sur la table de milieu, **le vase « Triple »** d'Enzo Mari, en verre soufflé, édité par Venini en 2004 (dépôt du CNAP, 2017).

La **chaise Carbone**, Martin Szekely (né en 1956), en acier et fibre de carbone, datée de 1985, et son **bureau Pettit** (collection Pi) en acier laqué noir, édité par Neotù en 1985 (dépôts de l'artiste, 2018).



Aux murs

**Portrait de Louis-Urbain Aubert, marquis de Tourny** (1695-1760), intendant de la Guyenne de 1743 à 1757, par Pierre Allais.

**Portrait de Louis XIV** (1638-1715) en cuir gaufré, d'après l'effigie du roi sculptée par François Girardon à l'Hôtel de Ville de Troyes.

### Les pots d'apothicairerie et de tabac

Dans les deux vitrines murales

Série de **pots d'apothicairerie et de tabac** qui proviennent des manufactures bordelaises de Hustin et, après l'expiration du privilège royal dont bénéficia ce dernier pendant 50 ans, de Boyer. Les pots de pharmacie constituaient, en effet, à Bordeaux comme ailleurs, une part importante de la production faïencière au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'usage des pots de pharmacie remonte très loin dans le temps ; toutes sortes de matière ont été utilisées pour leur fabrication, depuis les métaux, plomb et étain, jusqu'au bois, mais il semble que ce soit surtout la céramique et le verre qui aient été le plus couramment utilisés pour conserver les médicaments, c'est-à-dire, le grès, la faïence puis à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la porcelaine.

En ce qui concerne l'Antiquité et le Haut Moyen Âge, il est difficile de savoir comment étaient exactement les récipients de pharmacie. C'est vraisemblablement vers l'Orient qu'il faut se tourner pour retrouver l'origine des formes que nous connaissons actuellement, les Arabes étant beaucoup plus avancés que les Européens dans la connaissance de la médecine et de la pharmacie. Par ailleurs, les régions dont on connaît le mieux la production céramique sont à l'est du bassin méditerranéen : l'Égypte, la Syrie et l'Iran. C'est donc là qu'il faut chercher l'origine de certaines formes, notamment celle du vase à profil cylindrique, dit *albarello*. Les caravanes mais aussi les navires portugais, espagnols et catalans, puis vénitiens et génois, apportaient d'Alexandrie, de Damiette, de Saint-Jean d'Acre, jusqu'en Europe, des vases remplis d'onguents, de composés médicamenteux mais aussi de sucreries, de confitures et d'épices.

Dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle en Espagne et en Italie, et plus tard, en France, les apothicaires ont été les premiers clients des faïenciers, l'émail stannifère épais et imperméable assurant l'étanchéité indispensable à la bonne conservation des drogues. Mais, pas plus en Orient qu'en Europe (du moins à l'époque de la Renaissance), l'*albarello* n'a eu une utilisation uniquement médicale. Nombreuses sont les peintures du XV<sup>e</sup> siècle, tant en Flandres qu'en Italie, où il apparaît comme un vase d'autel, notamment dans les Annonciations et les Nativités, support du symbole de la pureté de la Vierge ou de la Passion du Christ.

L'officine du XVIII<sup>e</sup> siècle réunit traditionnellement un certain nombre de récipients de formes variées :

- La **boîte** ou *bouette*, terme très ancien qui désigna en France, à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, tout pot muni d'un couvercle.
- L'**albarello**, d'origine orientale, comme nous l'avons noté plus haut, est un vase à profil cylindrique destiné à recevoir essentiellement les médicaments solides et les onguents. Sa panse présente une concavité plus ou moins accusée destinée à faciliter sa préhension dans une rangée, son col est souligné d'un bourrelet permettant de fixer par ligature un parchemin, papier ou tissu tenant lieu de couvercle.



► Dérivant de ce premier type : le **pot à canon** ou *pot canon* est presque synonyme d'*albarello*. Dans le dictionnaire de Richelet de 1679, il est défini comme « un pot de faïence un peu long que les apothicaires de Paris appellent d'ordinaire pot à onguents ». Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sa forme connaît quelques modifications : l'apparition d'un piédouche, puis d'un étranglement ménagé dans la partie médiane, ce qui donne le « vase à double bulbe ». Il est en outre muni d'un couvercle, également en faïence.

► Le **pilulier** est lui aussi un dérivé de l'*albarello*. Il s'agit d'un pot canon de petite dimension utilisé pour recevoir des préparations particulières : les pilules, dont les Arabes seraient les inventeurs.

► La **chevrette** ou *cabrette*. Il semble que le mot soit français, bien que ce vase ovoïde muni d'une anse verticale et d'un goulot ait été employé dans plusieurs pays d'Europe, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle en Italie. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on le trouve dans les inventaires français désignant un récipient propre à recevoir les sirops et les miels.

L'orifice du goulot est, en effet, large et présente comme l'*albarello* un bourrelet facilitant la ligature d'un parchemin. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, certains auteurs ont fait remarquer que la mauvaise obturation de ces chevrettes entraînait une rapide fermentation des produits. Cependant, il est amusant de constater qu'elles furent objets de prédilection pour les apothicaires qui, lorsqu'ils se séparèrent professionnellement des épiciers, au XVI<sup>e</sup> siècle, prétendirent s'en attribuer l'exclusivité. Des sanctions furent prises à l'encontre des boutiquiers qui voulurent s'en servir sur leurs étalages ! Une des particularités de la

## Seconde antichambre



chevrette française est la présence d'un petit anneau au-dessus de l'attache du goulot, servant peut-être à le maintenir bien droit lors de la cuisson de la faïence.

► Les **pots de monstre**. Dans la « monstre » de l'apothicairerie, certains vases jouèrent un rôle décoratif de premier plan. Ces grands vases d'officine renfermaient essentiellement les quatre « préparations galéniques », dites aussi « cardinales » à savoir : la Thériaque, le Mithridat, la composition d'Alkermès et celle d'Hyacinthe. Du fait de l'importance donnée à ces panacées, les faïenciers apportèrent tous leurs soins aux vases de grandes dimensions qui les contenaient. Ces vases comportent le plus souvent deux anses et un couvercle, c'est la forme balustre qui a la préférence et leur décoration est particulièrement riche et pittoresque.

Il existe d'autres récipients dans l'apothicairerie, mais d'une utilisation moins particulière comme la *bouteille* et la *cruche* destinées à toutes sortes de liquides et aux élixirs. Elles peuvent être de grande dimension (voir la grande cruche dans la vitrine droite). Certaines bouteilles comportant un bouchon en étain servaient, dit-on, à porter les clystères en ville. On pouvait voir aussi des fontaines, dont le décor était alors tout à fait semblable à celui des pots de la pharmacie pour laquelle elles étaient conçues.

Pour bien comprendre la variété de ces vases d'apothicairerie, il faut se rappeler comment se présentait l'officine. Elle comprenait un magasin d'exposition, un laboratoire et des réserves : les vases qui servaient aux préparations, à la conservation ou à la livraison étaient de forme semblable à celle des vases de monstre mais d'une décoration beaucoup plus simple.



Les apothicaires avaient également le monopole du commerce de tabac, importé des Amériques, utilisé à l'époque pour ses vertus curatives. Les faïenciers avaient plus de liberté dans les décors des **pots à tabac**, décorés parfois des personnages orientaux et de fumeurs.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les pots de pharmacie sont en porcelaine et la forme du pot droit, muni d'un couvercle conique, se généralise.

Au XX<sup>e</sup> siècle, le grand céramiste bordelais, René Buthaud, créa dans les années 1930, à la demande d'un pharmacien mécène, quatre grands pots « de monstre » de 95 cm de haut, dont la forme est inspirée de l'albarelle à piédouche surmonté d'un couvercle conique.

## Première antichambre

Pièce de transition entre le monde extérieur et le monde de la vie privée, pièce d'attente pour les visiteurs, la première antichambre a aussi une fonction de service. Le décor mouluré de cette pièce, comme toutes les boiseries du rez-de-chaussée, est authentique.

### Le Grand-Théâtre

Le Grand-Théâtre de Bordeaux a été construit de 1773 à 1780 par l'architecte parisien **Victor Louis** (1731-1800), dont nous présentons le petit portrait par Jean-Baptiste Claude Robin où l'artiste, assis devant un plan déployé, tient dans la main droite un compas, attribut de son métier (dépôt des Archives municipales de Bordeaux, 2003). Le Grand-Théâtre de Bordeaux est encore réputé aujourd'hui comme l'un des plus beaux théâtres du monde et son escalier central a inspiré, près d'un siècle après sa construction, Charles Garnier pour le dessin de celui de l'Opéra de Paris.



**Vue perspective du Grand-Théâtre**, aquarelle de Joseph Basire de 1798 (don Fontaine, 1864). Les façades latérales sont percées d'arcades qui donnent sur une galerie où, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des boutiques étaient installées avec des tentes. Basire, dessinateur de vues et monuments de France, est actif dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Modelli ou réductions en plâtre des statues ornant le péristyle du Grand-Théâtre** : Victor Louis impose à Bordeaux son équipe parisienne dont fait partie le sculpteur Pierre Berruer (1734-1797) qui réalise douze statues, trois déesses et neuf Muses, pour le péristyle. Ici, seules quatre des Muses (Euterpe, Uranie,

Calliope et Cléo) et les trois déesses (Vénus, Junon et Minerve) sont présentées. Les premières sont les protectrices des arts, tandis que les secondes, considérées comme les plus importantes déesses de la mythologie gréco-romaine, étaient notamment à l'origine de la guerre de Troie. Cette iconographie, ajoutée à l'allure de temple grec du théâtre, rappelle que la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est marquée, dans l'architecture comme dans les autres arts, par un vif intérêt pour l'Antiquité, inspiration qui a donné naissance à un style que l'on nomme le néoclassicisme.

**Trois Jurats bordelais** au XVIII<sup>e</sup> siècle, anonyme (don Pelleport-Burète, 1932). La Jurade, ensemble des magistrats municipaux, s'est souvent opposée, à Bordeaux, à l'action des intendants représentant le pouvoir royal.

Les **sièges d'une loge**, dorés à l'origine, donnés en 1929 par le Grand-Théâtre, datent des années 1790. L'élégance et le bel équilibre de cet ensemble rappellent le style du Parisien Georges Jacob ; peut-être s'agit-il de la commande d'un notable bordelais désireux de posséder dans sa loge du mobilier personnalisé ? Les récits des visiteurs de Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle témoignent de l'importance du jeu à Bordeaux et racontent qu'entre deux spectacles, le Grand-Théâtre devenait un véritable triplot.



## Première antichambre

Une **table de quadrille** brisée rectangulaire s'ouvrant en carré en acajou, date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Giovetti, 1985).

Une **console** en bois doré à dessus de marbre blanc, époque Louis XVI (legs Tauzin, 1971).

Sur celle-ci

Un **buste de Louis XVI** en biscuit, signé Jacquemain (?), portant les ordres de la Toison d'or, de Saint-Louis et du Saint-Esprit (legs Jeanvrot, 1966).

Sur le mur

Une **allégorie du règne de Louis XVI**, vêtu à la romaine, dessin anonyme, du quatrième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle (collection Jeanvrot).

**Portrait présumé de Dupré de Saint-Maur (1732-1791)**, intendant de Guyenne de 1776 à 1786, pastel anonyme. La construction du Grand-Théâtre de Bordeaux est menée sous son intendance.



**Portrait de François-Armand Saige**, vers 1760, attribué à P.-R. Chaperon : F.-A. Saige était un riche négociant, maire de Bordeaux en 1791 et guillotiné en 1793 (legs vicomtesse de Wissocq, née Edith Saige, 1972). Son hôtel, situé cour du Chapeau Rouge, est également dû à Victor Louis.

**Buste en marbre de François Armand de Saige**, réalisé par Louis-Pierre Deseine, en 1789 (legs vicomtesse de Wissocq, née Edith Saige, 1972).

**Table à entretoise**, vers 1700, au piétement et ceinture en bois « des Isles » (palissandre). Elle peut être considérée comme le plus ancien meuble portuaire du musée. Le plateau est traité en marqueterie présentant des rubans de houx, des filets d'espénille et des compartiments de ronce de noyer et de loupe d'orme (legs Bonie, 1895).

Dans les arrondis, **quatre appliques** de style rocaille en bronze doré (legs Giovetti, 1985).

## Salle à manger

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que se développe l'usage d'une pièce exclusivement consacrée aux repas : la salle à manger. Auparavant, ceux-ci se tenaient indifféremment dans une chambre ou une antichambre, sur une simple planche posée sur des tréteaux et recouverte d'un linge blanc, disposée là pour l'occasion (d'où l'expression « dresser la table »).

La salle à manger de l'hôtel de Lalande a conservé les boiseries et la colonne de faïence de son poêle d'origine. Elle est éclairée par un **lustre d'église** du XVIII<sup>e</sup> siècle, à pendeloques de cristal taillé qui portent le monogramme jésuite J.H.S. (legs Cruse-Guestier, 1936).

Cette pièce présente de la faïence fabriquée à Bordeaux au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, du mobilier bordelais spécialement conçu pour la salle à manger et de l'orfèvrerie bordelaise de la même époque.

## Mobilier



Le mobilier bordelais du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart du temps anonyme, se caractérise par l'utilisation des bois exotiques dont l'acajou, propre aux villes portuaires. La grande **armoire**, laissée ouverte au moment des repas pour faire office de présentoir dans sa partie supérieure, est la pièce majeure de mobilier par sa taille et sa double destination : présentation et buffet bas de rangement. Celle-ci est d'époque Louis XV et réalisée en acajou de Cuba (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2007).

De part et d'autre de l'armoire

Deux **consoles servantes**, aux côtés concaves, meubles d'ébénisterie bordelaise de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (pour la première, legs Astruc, 1953).

Près de la table dressée

Deux **tables servantes**, dont une présentant des rafraîchissoirs destinés à tenir au frais les bouteilles dans les deux seaux remplis d'eau froide ou de glace, étaient conçues pour être placées près des convives attablés afin de faciliter le service (legs Pelleport-Burète, 1932). Six **chaises**, vers 1785, attribuées à Georges Jacob, et deux **fauteuils**, estampillés N. Delaporte (legs Giovetti, 1985).

## Peinture

Entre les fenêtres

**Perdrix, gibier de plume et ustensiles de chasse**, William Gowe Ferguson, Angleterre, XVII<sup>e</sup> siècle (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2006).

**Une perdrix suspendue**, Willem Frederick van Royen (attr.), école du Nord, fin XVII<sup>e</sup> - début XVIII<sup>e</sup> siècle, (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2006).

De part et d'autre de l'armoire

**Portraits de Ferdinand Hustin**, fils du fondateur de la faïencerie du même nom, qu'il dirige lui-même de 1762 à 1778, et de son épouse **Victoire Eynaud**, dite Victoire l'Américaine, qui dirige à son tour la faïencerie de 1778 à 1783 (don de M<sup>lle</sup> Moutard, 1952).

## Faïence de Bordeaux et du Sud-Ouest

La faïence stannifère est une poterie rendue imperméable par l'émail opaque à base d'oxyde d'étain dont on la recouvre et qui devient blanc à la cuisson. Le décor peint de couleurs composées d'oxydes métalliques est posé



## Salle à manger

sur l'émail cru selon la technique du « grand feu », seule pratiquée à Bordeaux. La plupart des pièces proviennent de la manufacture de Hustin, créée à Bordeaux en 1714 par Jacques Hustin, seul faïencier par privilège royal jusqu'en 1762. De 1762 à 1850, d'autres manufactures s'établirent, dont la plus importante est celle de Boyer.

Dans l'armoire

**Pièces à décor de fleurs** : « à la rose épineuse », « à la rose manganèse » ou encore « à la tulipe ».

Sur le socle et dans les vitrines

**Vases, fontaines, fleuriers, services de table, encriers, écriboires...** sont inspirés dans leur forme ou leur décor de la production des grands centres faïenciers français : Nevers, Rouen, Moustiers. L'originalité de la production bordelaise réside essentiellement dans l'interprétation de ces décors dans sa propre palette.

Dans la grande vitrine de gauche face aux fenêtres

Des pièces des différents **services commandés par la Chartreuse de Bordeaux** à la manufacture de Hustin, entre 1730 et 1750 environ, portent l'inscription latine abrégée « Cartus. Burdig. », surmontée des armes des deux familles fondatrices de ce couvent, au XVII<sup>e</sup> siècle, les Sourdis et les Gascq. **Vue de la Chartreuse**, huile sur bois, 1814 (don Méaudre de Lapouyade, 1927).

Dans la grande vitrine de droite face aux fenêtres

Décor ornemental et décor historié (plus rare), en camaïeu bleu, influencé par la production de Nevers, Rouen, Moustiers et Delft.

Dans les deux petites vitrines autour de la niche du poêle,

À gauche, des décors rayonnants et à la pagode de type rouennais, certains rehaussés au rouge de fer et moustériens à la Bérain ; à droite, des décors plus tardifs de la fin XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle provenant de manufactures bordelaises ou du Sud-Ouest : Montauban, Bergerac... Les décors historiés, tel le **décor « à la Camargo »**, variation sur un thème emprunté à Marseille, ou encore le décor « aux grotesques » imité de Moustiers, sont traités à Bordeaux ou Montauban soit en camaïeu vert, soit en polychromie, notamment par la manufacture de Boyer, active de 1765 à 1850.

La plupart de ces pièces proviennent des legs Bonie (1895), Pelleport-Burète (1932), Miller (1935), Périé (1945), Chalus (1960) et Coustet (2020), des dons Évrard de Fayolle (1911), des Amis de l'hôtel de Lalande (1987, 1989, 1991 et 2001) et des dépôts du musée National de Céramique de Sèvres (1978).

## Orfèvrerie



L'orfèvrerie est un témoignage important de la richesse de la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle. Bordeaux est un centre actif où œuvrent une cinquantaine de maîtres ; beaucoup de pièces sont utiles au service des boissons coloniales, introduites dans la plupart des villes portuaires.

Sur les étagères de la grande armoire

Deux **huilliers-vinaigriers**, une **écuelle à bouillon**, un **pichet à vin**, une **timbale**, deux **tasses à vin** et une **pipette de cave** sont accompagnés de pièces destinées à la consommation de boissons chaudes : **théières, cafetières, chocolatière** (avec son mousoir), **sucriers** et **pinces à sucre**.

Sur la table dressée

Trois paires de **flambeaux**, deux **salières**, deux **cuillers à ragoût**, une **cuillère à pot** et des **couverts** à modèle uni plat l'entourent.

## Salle à manger

Dans les vitrines (de gauche à droite)

Une **cuiller à ragoût**, un **pot à oille** (apparu à la cour de Louis XIV pour contenir les ragoûts de viande à la mode espagnole ou française), trois **jattes** rondes, un **plat**, un **pichet à vin**, une **pelle à poisson** et un **seau aspersion** ; une paire de **flambeaux** ; un **huillier-vinaigrier**, un **saupoudroir à sucre** et cinq **salières** ; un autre **huillier-vinaigrier**, une **tasse à vin** et une **pipette de cave**.

Jean-François Balzac, Jean-Joseph Beudet, François Broustelet, Guillaume et Joseph David, Guillaume, Louis et Pierre Ducoing, Antoine Dutemple, Gabriel Faurie, René-Pierre Ferrier, Jacques Georgeon, Jean-Michel Hubschmann, Jean-François Jouet l'Aîné et le Cadet, Gervais Lafitte, Marc Lalanne père et fils, Pierre-Denis Lallemand, Gabriel Mestre, Gérard Pellat (dit Maurin), Jean Perrouilh, Jean Pitre, Joseph Rivière, Jean Roberdeau, Joseph Roger, Jacques Roux, André Sainton, Gabriel Tillet et David Voglusan sont les orfèvres (principalement bordelais) de ces pièces.

Elles proviennent des legs Bonie (1895), Servan (1939), Jeanvrot (1968) et Coustet (2020), des dons Duclot (1984 et 1985), Servan (1993), Fosse (1993), Berna (1999), Lachaise (2005), Gazeau (2013) et des Amis de l'hôtel de Lalande (1985 à 2016).

## Design

Dans l'armoire

**Deux bouteilles Lintipullo** de Timo Sarpaneva (1926-2006) en verre soufflé, éditées par Iittala en 1956 ; une **carafe** et un **seau à glace** de Massimo Vignelli (1931-2014) en verre, édités par Christofle et Venini en 1957.

**Verres 2744** et **verres Juomalasi** de Kaj Franck (1911-1989) en verre soufflé, édités par Nuutajarvi entre 1953 et 1967. Cet ensemble de verres illustre parfaitement le concept d'« objet optimal » développé par Kaj Franck, designer finlandais. Ces pièces simples et élégantes correspondent à sa définition de la beauté : « nécessaire, fonctionnelle, justifiée et juste ». Soucieux des besoins quotidiens des usagers, il crée des productions aux formes essentielles, épurées et fonctionnelles, qui sont le reflet de son engagement en faveur d'un design abordable. La couleur est également une composante essentielle de cet ensemble. Kaj Franck joue sur la transparence du verre, combine et superpose les teintes.

Sur la console à droite de l'armoire, le **chandelier « AT »** en plâtre de Martin Szekely, daté de 1991 (dépôt du CNAP, 2017).

Sur la table

Le **vase 1405 Maljakko** de Kaj Franck (1911-1989) en verre soufflé, édité par Nuutajarvi entre 1954 et 1967 ; **six ronds de serviette** de Nathalie Du Pasquier (née en 1957) en acier inoxydable, édités par Bodum en 1986 (don de Nathalie Du Pasquier, 2012) ; un **centre de table** en porcelaine et une **coupe** en argent massif de Martin Szekely, le premier édité par Craft en 1994 et la seconde par Christofle en 2001 (dépôts du FNAC, 2009), des **assiettes et un plat du service « Étrange Végétation »** dessiné par Élisabeth Garouste et Mattia Bonetti, porcelaine, 1992 (dépôt du CNAP, 2017).

Dans la vitrine à gauche face aux fenêtres

**Deux verres Paro** d'Achille Castiglioni (1918-2002) en verre, édités par Danese en 1983 (don Danese, 1999).

Dans la vitrine à droite face aux fenêtres

Un **prototype de carafe** de Timo Sarpaneva (1926-2006) en verre soufflé, édité par Venini en 1989 (don du Cercle du madd, 2018).

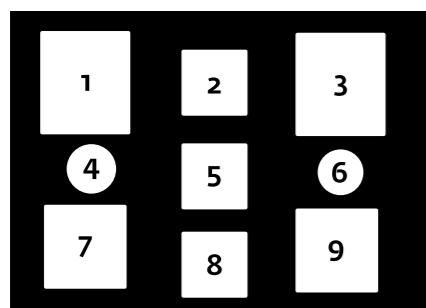
Dans la vitrine à droite du poêle

Un **pose-bouchon** en acier inoxydable de Milton Glaser, édité par Alessi en 1987 (don Éditions Alessi, 2013).

## Couloir des miniatures

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle marquent l'apogée de la miniature peinte – le plus fréquemment sur ivoire, plus rarement sur papier et exceptionnellement sur du verre opalin – à la gouache et à l'aquarelle selon la technique du pointillé. L'importante collection du musée est riche d'œuvres de grands miniaturistes, tels Dumont, Guérin et Saint, d'artistes ayant séjournés à Bordeaux, tels Laurent, Collas et Magol, ou encore de peintres s'essayant occasionnellement à cette technique, tels Lonsing, Lacour et Galard. Mais le maître incontesté du petit portrait à Bordeaux à partir de 1802, date de son installation dans cette ville, est Pierre-Édouard Dagoty (1775-1871), artiste d'origine italienne qui peint inlassablement pendant un demi-siècle la bourgeoisie de son temps. Les miniatures rencontrent un succès particulier à Bordeaux, ville portuaire composée d'une société cosmopolite de négociants, de marchands et d'armateurs susceptibles de s'absenter pour de longues périodes. Ces petits portraits sont alors le meilleur moyen de conserver sur soi le souvenir des êtres aimés.

### Vitrine 1 (Pierre-Édouard Dagoty)



- 1 - **Portrait de Catherine Baptistine Héron**, 1835 (collection Jeanvrot).
- 2 - **Portrait d'un petit garçon de la famille Festugière**, 1811 (collection Jeanvrot).
- 3 - **Portrait d'Anne Blanche Héron, à l'âge de quatre ans**, 1835 (collection Jeanvrot).
- 4 - **Portrait de Madame Justin Frédéric Focke, née Delphine Merman**, 1811.
- 5 - **Portrait d'un petit garçon de la famille Festugière**, 1818 (collection Jeanvrot).
- 6 - **Portrait de Justin Frédéric Focke**, 1811.

- 7 - **Portrait d'homme au col de fourrure**, 1820 (collection Jeanvrot).
- 8 - **Portrait de femme**, vers 1810 (collection Jeanvrot).
- 9 - **Portrait d'un officier de marine britannique**, 1814.

### Vitrine 2 - Grande vitrine murale (de haut en bas)

#### Étagère 1

P.-E. Dagoty, **Portrait de Théodore Ducos**, 1839.

Deux éventails pliés de gaze et tulle, brodés, pailletés du début du XIX<sup>e</sup> siècle et un éventail brisé en corne blonde, vers 1830 (legs Périé, 1945, Jeanvrot, 1966 et Lataillade, 1969).



#### Étagère 2

P.-E. Dagoty, **Portrait de Madame Dagoty et ses deux filles présentant un portrait en miniature de leur père**, 1819, entouré de deux médaillons datés de 1802 et 1816 portant au revers un monogramme en cheveux et pour celui de la jeune femme la devise : « En contemplant mes traits ne songez qu'à mon cœur » (collection Jeanvrot et legs Jeanvrot, 1966). Un **portrait intime de Madame Dagoty** dans un étui de galuchat (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1987) et divers miniatures-bijoux, dont une **broche** par E. Delecluze (1781-1863), une **bague** (legs Lataillade, 1969), une **épingle de cravate** à double portraits par C. Bourgeois (legs Jeanvrot, 1966) et un **bracelet** (collection Jeanvrot). De part et d'autre, deux éventails brisés en corne blonde, vers 1830 (legs Lataillade, 1969).

## Couloir des miniatures

#### Étagère 3

P.-E. Dagoty, **Les Époux Lemarchand dans leur salon**, 1844 (collection Jeanvrot).

P.-E. Dagoty, **Un sous-lieutenant d'infanterie**, 1841, et un grand médaillon représentant **Vénus couronnant l'Amour** par P.-J. Sauvage, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (collection Jeanvrot). Des boîtes à usages divers – **tabatières, boîtes à carnet de bal et à cigares** – sont également ornées de miniatures peintes par C.-P. Cior (collection Jeanvrot).

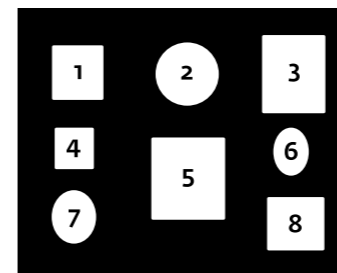
P. Rouvier (legs Lataillade, 1969), Busset (collection Jeanvrot) et par des artistes anonymes (legs Coustet, 2020 et achat des Amis de l'hôtel de Lalande, 1993). Une **châtelaine** (legs Lataillade, 1969), des **flacons à sel ou à parfum** (legs Jeanvrot, 1966), et des **nécessaire à couture et à écrire** (legs Astruc, 1953) sont également disposés sur cette étagère.

#### Étagère 4

Deux **écrans à main « Espoir » et « Regret »**, vers 1800 (legs Jeanvrot, 1966).

Trois boîtes ornées de miniatures par C.-P. Cior, F. Dubois et A.-F. Lagrenée (collection Jeanvrot), ainsi qu'un **nécessaire à couture** (don Samazeuilh, 1986) et **trois châtelaines**, XIX<sup>e</sup> siècle (legs Lataillade, 1969).

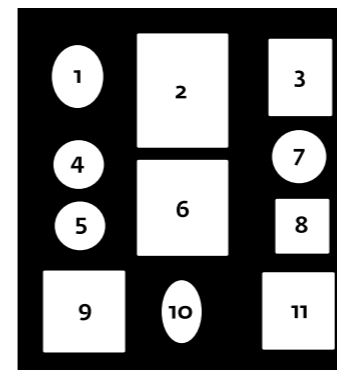
### Vitrine 3 (Pierre-Édouard Dagoty)



- 1 - **Portrait présumé du peintre miniaturiste Antoine Basire**, vers 1820 - 1825 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1990).
- 2 - **Portrait de Madame David Rodriguez**, 1826 (legs Astruc, 1953).
- 3 - **Portrait d'homme à l'allure romantique portant une cravate « à la Byron »**, 1831 (collection Jeanvrot).
- 4 - **Portrait de dame dans une robe de couleur aubergine**, époque Empire (collection Jeanvrot).
- 5 - **Portrait d'Antoine Dalléas, dernier propriétaire privé de l'hôtel de Lalande**, 1832 (collection Jeanvrot).
- 6 - **Portrait du comte de Saint-Exupéry**, époque Empire (collection Jeanvrot).
- 7 - **Portrait de Monsieur Templier, maire de Baignes dans les Charentes**, vers 1810-1815 (collection Jeanvrot).
- 8 - **Portrait d'une fillette de la famille Festugière**, 1815 (collection Jeanvrot).

À gauche de la fenêtre, une huile sur toile de Gustave de Galard (1779-1841) représente une **Jeune Femme tenant une rose**, vers 1820 (collection Jeanvrot).

### Vitrine 4



- 1 - **Portrait d'homme brun vêtu de noir**, Julia Dagoty (1813- ?), 1836 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1994).
- 2 - **Portrait de Caroline Ferrière née O'Quin**, C. Blaize (1795-1855), 1823 (don Ferrière, 2007).
- 3 - **Portrait de Joséphine « Pepita » Larréguy enfant**, P.-E. Dagoty (1775-1871), vers 1815 (collection Jeanvrot).
- 4 - **Portrait d'homme tenant un livre**, D. M. (monogramme non identifié), vers 1794-1795 (legs Astruc, 1953).
- 5 - **Autoportrait**, A. Merman (1786-1843), vers 1815.
- 6 - **Portrait d'une femme et ses enfants dans un paysage**, P. Lacour (1745-1814), 1793 (don des Amis des musées de Bordeaux, 1977).
- 7 - **Autoportrait**, anonyme, vers 1780 (collection Jeanvrot).

8 - **Portrait de Justin Frédéric Focke (1768-1855), consul du Oldenbourg à Bordeaux**, G. de Galard (1779-1841), vers 1810 (collection Jeanvrot).

9 - **Portrait d'une femme avec son enfant**, R. Magol (1753-1793), 1790.

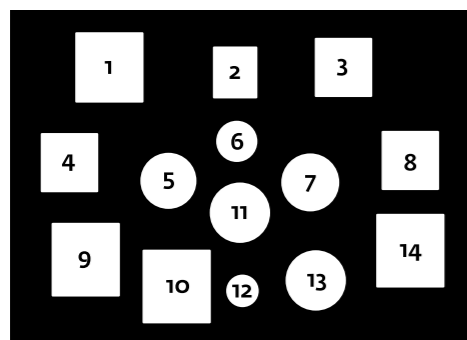
## Couloir des miniatures

(don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1995).

10 - **Profil d'homme**, D. Boudon (1748-1816), 1791 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1999).

11 - **Portrait d'homme devant un paysage**, anonyme, vers 1795 (collection Jeanvrot).

### Vitrine 5



1 - **Portrait de femme à la mantille**, G. de Galard (1779-1841), 1804 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1994).

2 - **Profil d'homme coiffé d'un catogan**, F. De Meys (actif vers 1780-1840), 1795 (collection Jeanvrot).

3 - **Profil du tragédien Pierre Lafon dans le rôle de Néron**, anonyme, vers 1820 (collection Jeanvrot).

4 - **Portrait de Jeune fille vêtue de blanc**, Tinot (actif à partir de 1827-1856), 1808.

5 - **Portrait présumé de Jean-François Le Tellier, maire de Bordeaux**, anonyme, vers 1800-1810 (collection Jeanvrot).

6 - **Portrait de jeune femme**, F.-L. Lonsing (1739-1799), vers 1790 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1994).

7 - **Portrait d'un officier de marine**, Boccia (actif vers 1815), vers 1815.

8 - **Portrait de jeune homme de profil**, anonyme, vers 1790 (collection Jeanvrot).

9 - **Portrait de dame**, C.-C.-A. Berny d'Ouvillé (actif vers 1830), vers 1830-1835 (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2008).

10 - **Portrait d'Aubin Roubeau**, anonyme, vers 1795-1796 (collection Jeanvrot).

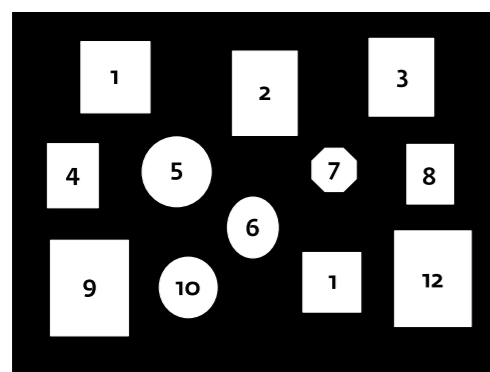
11 - **Portrait de Pierre Victurnien Vergniaud**, F. Dumont (1751-1831), vers 1785-1790.

12 - **Portrait de fonctionnaire en costume de gala**, anonyme, vers 1790 (legs Jeanvrot, 1966).

13 - **Portrait de jeune homme**, A. de Labroue (1792-1863), vers 1820 (collection Jeanvrot).

14 - **Portrait de M<sup>lle</sup> Créteu du Grand-Théâtre de Bordeaux**, J.-A. Laurent (1763-1832), vers 1795-1797.

### Vitrine 6



1 - **Portrait d'un intendant général des douanes manchot**, F. Dumont (1751-1831), 1794-1795 (don Samazeuilh, 1976).

2 - **Portrait d'un élégant du Directoire**, J.-U. Guérin (1760-1836), 1795-1799 (collection Jeanvrot).

3 - **Portrait d'un officier anglais**, A. Plimer (1763-1837), époque Empire.

4 - **Esquisse d'un portrait d'homme**, anonyme, vers 1810 (legs Jeanvrot, 1966).

5 - **Jeune femme dans son jardin sur les hauteurs de Quinsac**, L.-A. Collas (1775- ?), 1802 (don anonyme, 1994).

6 - **Portrait de la princesse Christine Radziwill**, A. Ritt (1765-1799), vers 1785-1790 (collection Jeanvrot).

7 - **Portrait de femme vêtue de blanc**, L.-A. Collas (1775- ?), 1798 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1994).

8 - **Portrait d'homme coiffé « à la noyade »**, anonyme, vers 1800 (collection Jeanvrot).

9 - **Portrait de Claire-Anastasie Gaillard (1782-1812)**, J. Bordes (1773-1835), vers 1800 (collection Jeanvrot).

10 - **Portrait d'homme tenant à la main une partition roulée**, Barlet (?), 1804 (collection Jeanvrot).

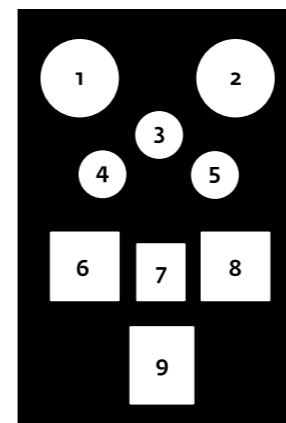
11 - **Portrait d'homme**, F. Dubois (actif à partir de 1780), vers 1795 (collection Jeanvrot).

12 - **Portrait de Jean-Baptiste Jeanvrot**, D. Saint (1778-1847), vers 1825 (collection Jeanvrot).

## Couloir des miniatures

### Vitrine 7

Membres de la famille Ferrière (don de M<sup>me</sup> Yves Ferrière et de ses enfants en 2007). De 1738 à nos jours, les Ferrière ont occupé la charge de « courtier maritime », intermédiaire indépendant qui, lors de transport par mer, joue le rôle d'interprète, assiste le capitaine du bâtiment dans les formalités à accomplir aux escales et dans les opérations commerciales.



1 - **Portrait de Madame John Géraud, née Élisabeth Ferrière**, L.-A. Collas (1775- ?), 1802.

2 - **Portrait de John Géraud**, L.-A. Collas (1775- ?), 1802.

3 - **Portrait de Marie Commet, épouse de Jean Ferrière**, anonyme, vers 1820.

4 - **Portrait d'une petite fille de la famille Ferrière**, P.-E. Dagoty (1775-1871), 1821.

5 - **Portrait d'un petit garçon de la famille Ferrière**, anonyme, vers 1820.

6 - **Portrait de Madame Jacques Emler, née Marie-Pauline Ferrière**, anonyme, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

7 - **Portrait de Jean Valentin O'Quin**, anonyme, vers 1770.

8 - **Portrait de Julie Viard**, P.-E. Dagoty (1775-1871), 1820.

9 - **Portrait d'André Ferrière dit « le bon André » (1750- 1816)**, anonyme, vers 1790.

## Salon Cruse-Guestier

L'ensemble présenté ici s'inspire des œuvres de Félix Carme (1863-1938), « peintre des salons bordelais » (deux **aquarelles** et une **huile sur toile** au-dessus de la console dorée) : il s'agit du salon de Georges Guestier tel qu'il était dans l'hôtel de Poissac donnant sur le cours d'Albret, en 1936, année où précisément Georges Guestier légua cet ensemble à la Ville.

Avec ses **meubles** de marqueterie du XVIII<sup>e</sup> siècle, ses **candélabres** et ses **pendules**, dont le superbe **cartel rocaille** en bronze doré, ses lourdes **potiches chinoises** et ses **portraits de famille**, le salon Cruse-Guestier est typique d'un certain idéal de vie et des goûts de la riche bourgeoisie négociante de Bordeaux dont faisaient partie Georges Guestier et son épouse, née Marguerite Cruse.



Passionnés de chasse à courre et de chevaux, ils appréciaient tout particulièrement la petite statuaire animalière. Fauves, lièvres, groupes de cervidés, chiens d'arrêt, chevaux... Dix-sept **statuettes** en bronze de Barye sont exposées dans la vitrine murale.

Antoine-Louis Barye (1796-1875) a bouleversé la statuaire traditionnelle en donnant une place primordiale à l'animal, non pas traité comme une figure antique et noble mais comme un être vivant, et parfois féroce : **Élan surpris par un lynx** ou **Lion luttant contre un serpent**.

Sur l'étagère supérieure, un **buste de Georges Guestier** en bronze par Morel.

## Tableaux

Encadrant la cheminée

À gauche, le **Portrait de Daniel Guestier** (1759-1847), par Charles Breillau, actif à Bordeaux au XIX<sup>e</sup> siècle, 1828. Daniel Guestier, né à Bordeaux le 3 septembre 1759, appartenait à une famille protestante d'origine bretonne, installée depuis une génération. Parti à l'âge de quatorze ans pour Saint-Domingue, il y fit fortune. Chassé de cette île au moment de la Révolution, il vint se fixer à Bordeaux et s'associa, en 1795, avec Hugh Barton, d'une famille originaire d'Irlande établie depuis deux générations à Bordeaux, fondant ainsi une maison de négoce de vin. Daniel Guestier mourut en 1847 et reste une des figures bordelaises les plus marquantes du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

À droite, **Portrait de Georges Guestier** (1860-1936) par Paul Quinsac (Bordeaux, 1858-1929) (don Evelyne Lawton-Samazeuilh, 2006).



Au-dessus de la cheminée

**Portrait du baron Léon de Galz de Malvirade** par Louis-Léopold Boilly (1761-1845), vers 1805. Grand-père maternel de Georges Guestier, le jeune homme est présenté en costume de page de l'Empereur, chapeau à la française à la main, culotte et gilet rouges, habit vert brodé d'or.

Au-dessus de la commode

**Portrait de Madame Georges Guestier**, née Marguerite Cruse, en 1893, par Paul Quinsac (Bordeaux, 1858-1929), « le peintre des élégances bordelaises ».

## Salon Cruse-Guestier

## Mobilier

Au milieu de la pièce, un **bureau plat** d'époque Louis XV, estampillé A. Fleury, plaqué de bois de violette et garni de bronzes dorés sert de support à une grande **coupe de porcelaine** chinoise d'exportation.



Une importante série de **sièges**, au même décor d'entrelacs, pilastres et cannelures, peut être datée vers 1780, réalisée en noyer laqué blanc et or, elle est vraisemblablement l'interprétation locale d'un modèle créé à Paris.

De part et d'autre de la cheminée, deux **tables** de bois laqué noir et or, conçues au XIX<sup>e</sup> siècle pour présenter des plaques de porcelaine de Chine polychromes de la période Kangxi (1662-1722).

Le **secrétaire à abattant**, estampillé L. C. Pierre, et la **commode**, deux meubles d'ébénisterie parisienne des années 1770 caractéristiques du style Transition

(Louis XV – Louis XVI) supportent également des **coupes en porcelaine** chinoises d'exportation.

La **console**, en sapin sculpté et doré, meuble de menuiserie régionale, présente un décor de petites fleurs organisées en lourdes guirlandes formant des festons sous la ceinture, jaillissant du vase en bouquet et reliant la panse à l'entretoise. Elle présente une **potiche en porcelaine** de Canton du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'**écran à feu**, en noyer sculpté, avec sa tapisserie au petit point d'origine a gardé son système de contrepoids, encore en place. Son décor de fleurs, insectes, oiseaux branchés, est inspiré des porcelaines de la Compagnie des Indes.

La paire d'**encoignures** (cabinet des miniatures), des années 1780, en marqueterie d'acajou, sycomore et bois teinté, présente une très jolie marqueterie de vase antique encadré de guirlandes tenues dans des gueules d'animaux composites. Elles supportent deux **vases** à anses en col de cygne en faïence fine, manufacture d'Orléans, début du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Escalier de service

**Vue de la ville et du port de Bordeaux**, prise du côté des Salinières, gravée par Cochin et Lebas d'après une peinture de Joseph Vernet (Paris, Musée national de la Marine) de la série des *Ports de France*, exécutée dans les années 1750 à la demande du roi Louis XV.

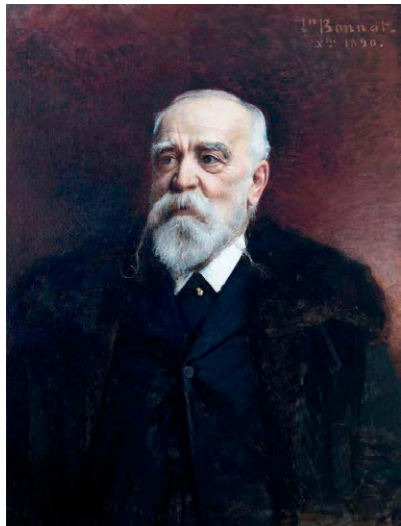
**Chaise à porteurs**, vers 1715. En usage aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les chaises à porteurs sont souvent décorées de peintures. Celle-ci a un décor de rinceaux, fleurons et coquilles qui encadre les armes d'alliance et le chiffre de la famille Pellet de Narbonne, surmontés d'une couronne comtale. Les deux longues barres décorées de rinceaux, rarement conservées, servaient à déplacer la chaise. L'usage des chaises à porteurs disparaît aux environs de 1790 (legs Bonie, 1895).

**Statue de jardin** en pierre représentant une naïade, France, XVIII<sup>e</sup> siècle (don Cruse, 1926).

**Horloge en gaine**, caisse en acajou, Bordeaux, vers 1780 – 1799. Cadran d'époque révolutionnaire : sous le coq, deux mains se joignent et représentent la chaîne de l'union, symbole de la fraternité (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1990).

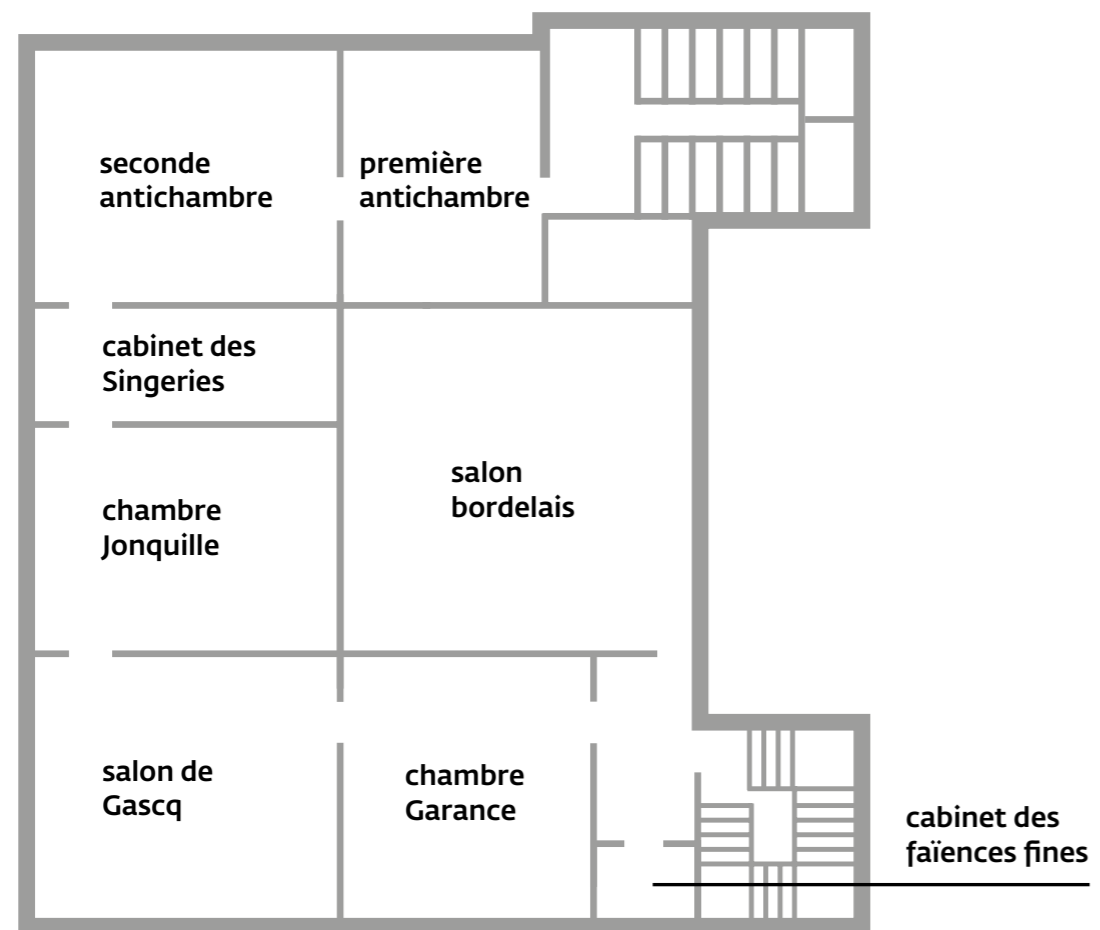
**Tapiserie « Le Chasseur »**, Aubusson, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Astruc, 1953).

**Lanterne** rocaïlle en bronze doré et verre.



**Portrait de Daniel II Guestier** (Bordeaux, 1820 - 1900), par Léon Bonnat. Il est le père de Georges Guestier, le fils de Pierre-François Guestier et le petit-fils de Daniel I Guestier. Chef de la Maison Barton et Guestier, membre de la Chambre de Commerce de Bordeaux et juge au tribunal de Commerce, Président du Cercle bordelais, il avait épousé Charlotte de Galz de Malvirade (don Goelet-Guestier, 1991).

**Portrait de Madame Camille Dollfus**, née Henriette Haussmann (Bordeaux, 1840 - Paris 1890), pastel d'Édouard Severin de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Henriette Haussmann était la fille du baron Georges-Eugène Haussmann, préfet de la Gironde en 1851 puis de la Seine de 1853 à 1870, et d'Octavie de Laharpe, issue d'une famille de négociants bordelais (don Dollfus, 1989).



## Premier étage

La faïence fine est une céramique à pâte blanche, opaque à texture fine, cuite à 1300°C, recouverte d'un vernis cristallin plombifère. Encore nommée « terre de pipe », « porcelaine opaque » ou « mi-porcelaine », son origine est anglaise (Staffordshire, vers 1720). En France, la manufacture parisienne de Pont-aux-Choux (1743-1788) obtient le privilège royal de la « faïence façon d'Angleterre ». Par la suite, dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> et début XIX<sup>e</sup> siècles, la technique est abordée dans de nombreuses manufactures – Chantilly, Creil, Sèvres, Choisy, Toulouse – détrônant peu à peu la faïence stannifère. Le brevet d'invention de décors imprimés sur faïence et porcelaine est déposé en 1808 par Legros d'Anizy, Stone et Coquerel. Il s'agit de l'application sur une pièce de céramique d'une gravure sur cuivre tirée sur papier. Ce brevet est appliqué dans les manufactures de Creil et de Sèvres (qu'il ne faut pas confondre avec la Manufacture nationale de porcelaine de Sèvres), dont nous présentons les exemples suivants.

### ► **Pièces à la marque en creux de Creil**

Dans la vitrine gauche, sur la deuxième étagère, une **corbeille** à bord ajouré et son présentoir à décor imprimé noir d'une scène mythologique (legs Périé, 1945). À droite, un **grand plat** aux vues de Salerne (legs Coustet, 2020).

Dans la vitrine droite, sur la première étagère

Une **cafetière** ovoïde aux vues de Bordeaux en camaïeu noir ; trois **assiettes** à bord uni aux monuments bordelais : le Palais Gallien à gauche, le Château Trompette et l'Archevêché à droite (legs Coustet, 2020).

### ► **Pièces à la marque en creux de Sèvres**

Dans la vitrine gauche, sur la première étagère, quatre **assiettes** à pans coupés au décor « pompéien » imprimé bistre (collection Jeanvrot).

### ► **Pièces à la marque en creux de Choisy**

Dans la vitrine gauche

Douze **assiettes** octogonales au décor imprimé noir de scènes tirées de *Paul et Virginie* (legs Périé, 1945). En 1788, Bernardin de Saint-Pierre publie *Paul et Virginie*, un roman qui raconte l'histoire d'amour tragique de deux jeunes gens élevés dans la lointaine Île de France (actuelle île Maurice). L'ouvrage connaît rapidement le succès, des éditions illustrées paraissent et l'imagerie populaire s'empare du sujet. Dès lors, il n'est pas étonnant de retrouver cette histoire sur la faïence fine.

### ► **Pièces à la marque en creux Fouque-Arnoux, manufacture de Toulouse**

Dans la vitrine de droite

Huit **assiettes** au décor imprimé en noir de monuments de Bordeaux que l'on peut dater entre 1822 et 1832 dont l'une à bord uni (legs Périé, 1945).

Dans la pièce

Deux **chaises** en acajou à dossier cambré à deux traverses, première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et une **pendule à sujet** d'époque Restauration représentant *La France accueillant le duc de Bordeaux* (collection Jeanvrot). Elle est éclairée par une paire d'**appliques** à décor de faisceaux surmontés de trois têtes de griffons et sphinx avec des bobèches en corbeilles fleuries, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Giovetti, 1985).

C'est dans le plus noble et le plus vaste salon de l'étage, éclairé par les trois fenêtres centrales de la façade qu'a été replacé le plus bel ensemble de meubles bordelais entouré des boiseries acquises par la Ville en 1925. D'un style Louis XVI tardif, marqué par le goût néoclassique, ces **boiseries** fines et raffinées provenant de l'hôtel du cordier Ravezies, diffèrent sensiblement de celles de la chambre « Jonquille » dont la sculpture est plus épaisse et conventionnelle. Des motifs d'athéniennes et de cassolettes fumantes alternent avec de frêles guirlandes de fleurs « au naturel ». Au-dessus des portes, les trophées du commerce, motif très courant à Bordeaux, ont pour pendant les rustiques attributs du chasseur, goût du propriétaire ou tendance de la fin du siècle qui prône le retour de la nature.



Le motif néoclassique des trépieds fumants, se retrouve sur les montants de la **cheminée** en marbre noir et blanc qui date des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au milieu de ces lambris que vient compléter un **parquet** en chêne du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce salon présente l'évocation de ce que pouvait être un riche intérieur bourgeois bordelais au XIX<sup>e</sup> siècle, marqué par la prédilection pour des créations du siècle précédent. Par ailleurs, plusieurs des pièces présentées sont des dons de familles bordelaises.

Le **lustre** en verre de Murano de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle fait partie du legs Astruc (1953).

La **paire d'appliques** en bronze doré est d'époque Louis XVI, comme, sur la cheminée, la **pendule-portique** en marbre, surmontée d'un aigle, dont le cadran est signé « Béliard à Paris » (collection Jeanvrot). Elle est entourée de deux groupes en terre cuite claire de Cyfflé de la faïencerie de Toul : **L'Oiseau vivant** et **L'Oiseau mort**, datant de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (don de M<sup>me</sup> Jacques Calvet, 1977).

Sur le scriban

Un **encrier** en porcelaine de Chine du XVIII<sup>e</sup> siècle fait partie de la collection Lataillade qui est entrée au musée en 1969.

On peut aussi y voir le **Hidden Vase** de Chris Kabel, en acier inoxydable, verre et grès, édité par Valerie Objects en 2011 : c'est en 2011 que Chris Kabel commence à travailler sur le projet des *hidden vases* (vases cachés) pour *The Plant*, magazine espagnol spécialisé dans les plantes. Le projet démarre avec la question suivante : comment faire disparaître un vase ? La solution trouvée s'inspire des abreuvoirs des élevages de volailles. Les fleurs sont disposées autour d'un contenant d'eau, placé à l'envers, donnant l'impression qu'elle pousse directement du support. L'accent est mis sur les fleurs que l'on voit dans leur totalité, leur source est quant à elle invisible tandis que la structure métallique permet leur maintien. Au sujet de ces vases, Chris Kabel s'explique : « Je voulais que cela soit invisible, mais c'est devenu un objet autonome qui s'autorégule. »

Disposé sur la **table à cabaret** en acajou de Cuba sculpté, une **chocolatière**, deux **tasses** et leurs **soucoupes**, un **plat ovale** et un **plat rond**, pièces issues d'un service en porcelaine de Bordeaux, manufacture des Terres de Bordes, 1787-1790 (don de M<sup>me</sup> Jacques Calvet, 1983).

Les meubles en acajou de Cuba, le monumental **scriban** (legs Jacques Garrigue, 2012), tout à la fois commode, secrétaire à secret et bibliothèque, la belle **commode** à la traverse inférieure ajourée et sculptée de coquille, rocaïles et fleurs, sur petits pieds enroulés décorés d'acanthes (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2002), ainsi que la **table à cabaret** de style Louis XVI sont les meubles les plus typiques de la production bordelaise. Ils datent tous les trois du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais rappelons que ce genre de mobilier, sans doute parce que parfaitement adapté aux goûts et au sens du confort des Bordelais, était encore fabriqué, et sans la moindre modification dans le décor, au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Le **pianoforte**, en acajou moucheté, est un meuble bordelais ; le facteur Pierre Garnier était installé à Bordeaux, rue Bouffard. Il date de 1790 (don des Amis des Musées de Bordeaux, 1991).

De même, la **table à jeu** carrée brisée en angle (achat du FRAM, 2001), réalisée dans un bel acajou de Cuba, est une pièce rare du mobilier de menuiserie bordelaise. Son décor de cannelures s'assortit à celui de la table à cabaret ainsi qu'à celui des deux **chaises** « ponteuses » pour hommes, conçues pour observer le jeu assis à califourchon, estampillées Nicolas-Denis Delaisement, ébéniste parisien, reçu maître à Paris en 1776 (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2006) : les chaises des tables de jeux sont appelées voyeuses (plutôt pour les spectateurs de la partie, avec une assise basse, elle ressemble à un prie-Dieu, on s'y agenouille de la même manière), ponteuses (du verbe « pointer », c'est-à-dire « miser », utilisé par les joueurs), flamandes ou délassantes. Le haut du dossier est équipé d'un accoudoir (pour poser les coudes) qui renferme parfois une petite boîte à charnières dans laquelle on peut ranger son tabac et les jeux. Pleins ou ajourés en forme de lyre, les dossiers peuvent être très variés.

Les **fauteuils en cabriolet** Louis XV sont recouverts d'un tissu imprimé en sérigraphie (atelier Subes, Saint-Pandelon) d'après un modèle de papier peint bordelais de 1781 d'Édouard Duras, comme le **fauteuil et deux chaises à la reine**, en noyer ciré, au décor sculpté (respectivement issus du legs de M<sup>me</sup> Rideau, 1957 et du legs Gaden, 1969). Ces sièges sont des exemples de menuiserie bordelaise. L'entre-deux des rideaux est imprimé selon la même technique dans l'esprit des lambris néoclassiques de ce salon (don des Amis des Musées de Bordeaux, 2007).

La **harpe à pédales** du luthier Cousineau à Paris a un décor peint de rinceaux fleuris polychromes sur fond de bois naturel ; inscription peinte sur la table d'harmonie : « COUSINEAU PERE / ET FILS / LUTHIERS A PARIS » 1790-1800 (dépôt de collectionneurs privés, 2006).

Aux murs, de gauche à droite

**Portraits de Monsieur et Madame John Mac-Carthy**, huiles sur toile signées « A. Wertmüller.S./à Bordeaux 1788 » pour la première et « 1789 » pour la seconde (dons des Amis de l'hôtel de Lalande, 2010). John Mac-Carthy, né en Irlande, épouse à Bordeaux Cécile Véronique O'Byrne et émigre à Hambourg durant la Révolution française. Il revient à Bordeaux à la mort de son frère en 1795 et meurt à Bordeaux après 1828.

Né à Stockholm, Adolf Ulrich Wertmüller vient à Paris où il travaille dans l'atelier de Vien. Après un séjour à Lyon, il arrive à Bordeaux en 1788. Il exécutera, en très peu de temps, dans cette ville, plus de cinquante portraits, le plus souvent dans le riche milieu cosmopolite des négociants protestants. Ses portraits scrupuleusement ressemblants y remportent un immense succès. Devant les incertitudes de la Révolution, il rejoint les États-Unis, où il mourra en 1811.

**Portrait de David Skinner**, huile sur toile signée « A. Wertmüller.S./à Bordeaux, 1788 » (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2009).

**Céphale et l'Aurore**, tableau de l'école française du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après une œuvre de François Lemoyne (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2000).

**Portrait de Madame Baour**, huile sur toile signée « A. Wertmüller S./à Bordeaux 1789 » (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2020).

**Deux gravures** à l'aquatinte en couleurs de Jazet, figurant le départ (de Bordeaux) du marin et son retour (à Marseille), datées de 1818 (legs Duhart, 1966).

Sur la commode

Deux **statuettes** en porcelaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, formant deux groupes de quatre personnages symbolisant les saisons (legs Tauzin, 1971).



**Lit « à la duchesse »** garni d'un ensemble très complet de toile peinte provenant de la manufacture de « J.P. Meillier et Cie de Beautiran », active de 1797 à 1832. Il s'agit d'un coton imprimé en rouge garance intitulé *L'Art d'aimer ou L'Agréable Leçon*, sujet inspiré d'un tableau de Boucher (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 1991). Communément appelé « indiennes », ces étoffes imprimées sont initialement rapportées des comptoirs des Indes dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, avant d'être imitées par des manufactures de textile européennes. Gaies et exotiques, elles servent autant à l'habillement qu'à l'ameublement. Si la manufacture de Jouy-en-Josas, près de Paris, devient rapidement le principal centre de production, son succès fait des émules dans de nombreuses régions françaises. Près de Bordeaux, la manufacture de Beautiran est créée tardivement, en 1797, par Jean-Pierre Meillier, originaire de Neufchâtel. Elle cessera son activité en 1832.

L'**armoire en encoignure** est en acajou de Cuba. Exemple très réussi, réalisé par un menuisier bordelais, d'un décor néoclassique (urne, frise de feuilles d'eau) sur une structure Louis XV (pieds cambrés, couronnement en chapeau de gendarme). Bordeaux, XVIII<sup>e</sup> siècle.

Par contre, la **commode-scribanne**, également en acajou et bordelaise, est marquée par l'adoption d'un style Louis XVI très affirmé : pieds en gaine et strict décor de cannelures. Bordeaux, XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Tricoteuse** ou **vide-poches** en acajou. Petit meuble volant dont le plateau supérieur en creux permet indifféremment de servir de « vide-poches » ou de poser en vrac les accessoires de couture. Fin XVIII<sup>e</sup> siècle (collection Jeanvrot).

À côté

**Fauteuil en cabriolet** en noyer naturel sculpté de bouquets assemblés de deux fleurs, en fort relief et au savoureux naturalisme, Bordeaux, vers 1760 (legs Rideau, 1957). Sa garniture est faite d'une toile de Beautiran au sujet *Dites merci ou Le Retour du bon père* (don Jacques Sargos, 1988).

À gauche du lit

Une **table de toilette** hollandaise du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle permet de présenter des éléments pour servir à la toilette :

- Un **miroir** hollandais plaqué de noyer et d'une marqueterie de bois clair et teinté, vers 1750 (collection Jeanvrot).
- Un **flambeau** en étain portant le poinçon du potier en étain bordelais Jean Fabreguettes le Jeune, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.
- Un **porte-perruque boule** en faïence au décor de bouquet de fleurs (legs Périé, 1945).
- Une **boîte à savon** en forme de boule (legs Bonie, 1895).

Sur la **table de chevet** en noyer (collection Jeanvrot), une **mouchette** en acier (don Évrard de Fayolle, 1911) ; une **écuelle couverte** au poinçon du maître bordelais Jean Paquin, vers 1736 et une **écuelle couverte** au poinçon du maître bordelais Antoine Coustans. Appelée « bouillon », cette pièce de vaisselle est d'un usage personnel. On y buvait, dans sa chambre, au moment de la toilette, la première boisson du déjeuner qui correspond à notre « petit déjeuner », fin XVII<sup>e</sup> - début XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1895) ; un **éteignoir** en argent du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

Sur la cheminée

Le **fleurier ovale** a un beau décor polychrome à la rose avec renoncule, fleurettes et papillon., faïence stannifère, Bordeaux, milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

Une **paire de flambeaux**, d'un modèle Louis XV, étain marqué « Fabreguettes à Bordeaux » pour Jean Fabreguettes, deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Deux **écuelles couvertes** en étain : l'une au poinçon du maître bordelais Antoine Coustans, datant du début du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'autre attribuée à François Fabreguettes dit l'Aîné, datée du milieu du siècle.

Au-dessus

Un trumeau avec une **huile sur toile** au décor de scène champêtre dans la campagne romaine, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Coustet, 2020).

Sur la commode-scribanne

Deux **bouquetières d'applique** en faïence stannifère, Martres-Tolosanne, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

Un **encrier** en forme de cœur en faïence stannifère, Bordeaux, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

Petite **pendule-borne**, en bronze doré d'époque Louis XVI (collection Jeanvrot).

**Porte-plume** en laiton du XIX<sup>e</sup> siècle et **cachet** en faïence du XVIII<sup>e</sup> siècle (collection Jeanvrot).

Au-dessus de la commode-scribanne

**Portrait de Madame Henry Galos**, dessin au pastel d'Antonin Moine, 1843. Vêtue d'une robe blanche et de roses à la taille, elle porte une coiffure en « ringlets » (collection Jeanvrot).

De part et d'autre

Le **portrait de Carle Vernet** par Robert Lefèvre (premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle) (dépôt des Musées Nationaux, 1954) et **l'autoportrait de Julien Michel Gué** (1789-1843), vers 1825. Élève de David et de Pierre Lacour (don de M<sup>me</sup> Jacques Servan, 2005).

À droite de la commode-scribanne

**Lampadaire Soudain le sol trembla** de Philippe Starck (né en 1949), 1981, bois et métal : Philippe Starck décrit *Soudain le sol trembla* comme un lampadaire qui tombe toujours, car il s'agit bien d'un lampadaire instable, à poser contre un mur. En cela, le designer détourne l'objet lampadaire, normalement conçu comme un objet autonome, vertical, stable et ancré dans le sol, autant d'aspects qui en font, selon lui, un objet éminemment bourgeois. À l'inverse, *Soudain le sol trembla* est instable, il dépend du mur contre lequel il est posé. Ce lampadaire est caractéristique de la démarche du designer, qu'il désigne sous l'expression « anonymat plus » et définit comme « un produit suffisamment anonyme pour s'insérer dans la culture de l'utilisateur et de l'habitat ». Il ajoute : « Il faut donner à l'acheteur les moyens de se reconnaître et de s'approprier son mobilier. Le 'plus', c'est le talent, la qualité, la créativité que l'on va mettre dans chaque élément. »

Au mur

À gauche de la cheminée

**Portrait de femme assise et de sa fille**, huile sur toile anonyme, vers 1810 (collection Jeanvrot). Raymond Jeanvrot précise qu'il s'agirait du portrait de Madame de la Tour Saint-Ygest et de sa fille alors qu'une autre étiquette manuscrite d'une main inconnue donne une autre identification : « Céleste Gaillard et sa fille Céline qui avait épousé Eugène Guérin de Foncin, née à la Désirade le 6 mars 1774, morte à Saint-François le 16 octobre 1838 (Guadeloupe) ». Dans l'état actuel de notre connaissance iconographique, rien ne nous permet d'assurer la véritable identité des deux personnages.

Sous le portrait

**Console** en acajou richement sculpté et mouluré de style Louis XV, remarquable exemple de mobilier de port bordelais tardif, seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (legs Sur, 1970).

Dessus

**Lampe Olo** de Jean-Baptiste Fastrez (né en 1984), éditée par Moustache en 2016.

## Chambre Garance

Au mur en face du lit,

À gauche

**Châle long** anglais, vers 1850, à décor imprimé à la planche sur sergé de laine, franges en soie verte et blanche ajoutées (don Micheline Viseux, 2010).

Au centre

**Toile polychrome** de la manufacture de Beautiran, impression à la planche de bois, vers 1800. Motif « à la corne fleurie » (don de M<sup>me</sup> Lalouès, 2018).

À droite

Ensemble de plusieurs **miniatures**, dont le **Portrait d'André Ferrière** par Antoine Basire, fin XVIII<sup>e</sup> siècle (don Ferrière, 2007). Un **châle long** parisien à motifs « Cachemire », laine, tissage au lancé découpé, dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle (don de M<sup>lle</sup> Bouquet, 1980).

En-dessous

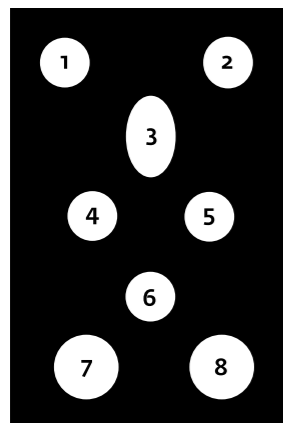
Une **commode** bordelaise en noyer, avec les entrées de serrures rocaille en laiton doré, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Garrigue, 2012) entre deux **chaises** à dossier carré du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Tausin, 1971).

## Les miniatures de la famille Ferrière

Sur le mur entre la toile de Beautiran et le châle indien

Membres de la famille Ferrière (don de M<sup>me</sup> Yves Ferrière et ses enfants en 2007).

De 1738 à nos jours, les Ferrière ont occupé la charge de « courtier maritime » intermédiaire indépendant qui, lors de transport par mer, joue le rôle d'interprète, assiste le capitaine du bâtiment dans les formalités à accomplir aux escales et dans les opérations commerciales.



1- **Portrait de Stanislas Ferrière (1780-1835)**, anonyme, vers 1790-1800.

2- **Portrait de Patrice Ferrière (1782-1829)**, M<sup>me</sup> G. Busset, vers 1790-1800.

3- **Portrait d'André Ferrière dit « le bon André » (1750-1816)**, Antoine Basire (actif à Bordeaux sous l'Empire), vers 1795-1800.

4- **Portrait de femme coiffée en pouf, de la famille Ferrière**, anonyme, vers 1780.

5- **Portrait d'un homme de la famille Ferrière**, anonyme, vers 1780.

6- **Portrait d'homme en veste rouge et gilet rayé bleu et blanc**, anonyme, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

7- **Portrait de trois Ferrière (Patrick – Stanislas – Gabriel ?) coiffés « à la noyade »**, représentés de profil à la manière de Sauvage, anonyme, vers 1790-1800.

8- **Portrait de Raymond de Monteil de Rejaumont**, époux de Gabrielle Ferrière, gendre de Jean Ferrière et Marie O'Quin, coiffé d'un chapeau haut de forme en bateau, portant une chemise à col ouvert agrémentée d'un foulard d'indienne, anonyme, début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sur le mur entre le châle anglais et la toile de Beautiran

**Portrait de Caroline Adélaïde Ferrière dite Cora en pied dans le parc de la propriété Ferrière « Rosenthal » à Bassens**, aujourd'hui disparue. Huile sur toile signée et datée : « Edmond Morel, 1833 » (don de M<sup>me</sup> Yves Ferrière et ses enfants, 2007).

## Salon de Gascq

Les **lambris** qui ornent ce salon sont antérieurs à l'hôtel de Lalande. Ils proviennent de l'hôtel d'Antoine-Alexandre de Gascq (1712 – 1781), issu d'une importante famille de parlementaires. Dans la lumière filtrée de ses deux fenêtres, on perçoit l'amplitude de la pièce, carrée et vaste, située alors au rez-de-chaussée de l'hôtel. Elle était, en effet, desservie par cinq portes doubles. La sculpture des lambris, d'un style rocaille rare à Bordeaux, révèle l'énergie du ciseau et une talentueuse exécution. Des études récentes ont permis de revoir la date de ces boiseries : on a longtemps cru qu'elles dataient des années 1730, alors qu'elles ont vraisemblablement été réalisées un peu plus tard, vers 1750. De même, leur couleur verte – exceptionnelle aujourd'hui – n'était semble-t-il pas si rare à l'époque, quoique plus fréquente dans la capitale que dans les autres régions du royaume. L'objectif était de créer une harmonie visuelle et colorée entre le salon de réception et le jardin sur lequel il donnait.

La **glace** à double encadrement de bois doré (don Henri Cruse, 1928) et la **console**, que l'on peut dater de 1740, sont du même style. C'est pour cette raison que l'Association des Amis du Musée d'Art ancien stipula expressément, en donnant ce pied de table en 1932, qu'il soit placé dans ce salon de l'hôtel de Lalande.

La pièce est éclairée, au centre, par un **lustre** (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2007) et des **appliques** murales en bronze doré d'époque Louis XV.

Sur la console

**Potiche à couvercle**, à décor de scènes et feuillages dans le style chinois en camaïeu bleu. Faïence stannifère de grand feu. Francfort, XVII<sup>e</sup> siècle (legs Miller, 1935).

Au mur

**Cartel sur son support en culot**. Mouvement signé « Duhard à Bordeaux ». Marqueterie de laiton gravé à la manière de Boulle, sur fond d'écaïlle de tortue « caret » et poirier noirci. Décor de bronzes ciselés représentant des têtes de femmes emplumées ; le double visage de Janus – la jeunesse et la vieillesse – symbolisant le temps qui passe ; une allégorie de la Vigilance, sur la porte ; à l'amortissement, une Renommée. Époque Régence (don de M<sup>me</sup> Calhoun, 1956).

Le **scriban**, de l'époque Régence, en acajou blond, est un superbe exemple de ce type de mobilier fonctionnel, très fréquent dans les intérieurs des négociants bordelais. Commode surmontée d'un secrétaire en pente et d'une bibliothèque, ce modèle-ci possède un remarquable système de serrurerie dit « à bascule », somptueusement traité en fer forgé dans la grande tradition bordelaise, enrichi d'effets de tige ondulée (dépôt du musée d'Annecy, 2001).

Une **table à jeu et à écrire** laquée de noir et garnie de bronzes dorés rocaille date des années 1740. Petit meuble à transformation, le plateau amovible permet d'écrire sur la face garnie de maroquin brun, l'autre face est marquetée d'un échiquier. Dans la profondeur de la table est logé un jeu de tric-trac marqueté (don des Amis de l'hôtel de Lalande 2008).

Elle est entourée de deux **chaises** à décor rocaille foncées de canne, laquées noir et or de la même époque (legs Soulié-Cottineau, 1923).

De style Louis XV et bordelais, la série de cinq **fauteuils en cabriolet** et le **canapé en gondole dit « ottomane »**

(legs de M<sup>me</sup> Rideau, 1957) sont réalisés en noyer et proviennent de la famille des frères Labottière, célèbres éditeurs bordelais (on disait alors « libraires »), qui firent construire en 1773 par Étienne Laclotte une des plus jolies maisons particulières de Bordeaux.



Une **table à cabaret**, du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, témoigne à la fois du goût bordelais pour les meubles portuaires en acajou et du style propre à ce mobilier – plateau de bois creusé en cuvette afin de dégager le rebord de pourtour, destiné à recevoir la vaisselle des boissons chaudes exotiques à la mode.

## Salon de Gascq

Sur cette table, deux **tasses** et leurs **soucoupes** de la Compagnie des Indes, à décor de fleurs et insectes (collection Jeanvrot), une **soucoupe** également en porcelaine de Chine, au décor de bouquets de roses et fleurettes sur lesquelles des insectes sont posés (legs Périé, 1945) et deux **bougeoirs** en bronze doré à décor de chien carlin et fleurs de porcelaine, Meissen, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Giovetti, 1985).

La **bergère** en cabriolet, réalisée vers 1760 en noyer, le plus souvent réservé au mobilier bourgeois, elle est d'un provincialisme affirmé (legs de M<sup>me</sup> Rideau, 1957).

La paire d'**encoignures** est estampillée « P.H. Mewesen » (sous le marbre). Pierre Harry Mewesen ébéniste d'origine scandinave, obtient sa maîtrise à Paris en 1766. Il demeure rue du faubourg Saint-Antoine pendant une vingtaine d'années (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2001). Sur *chacune*, un **candélabre** en bronze (premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle), l'un au décor d'Apollon, l'autre au décor de Diane (collection Jeanvrot).

*Au mur*

Suite de petits **miroirs** à encadrement de laiton estampé, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1895).

*Sur la cheminée*

Paire de **bouteilles** à décor polychrome de paysages chinois (Chine, XVIII<sup>e</sup> siècle) avec bouchons de bronze ciselé et doré européens (collection Jeanvrot), deux **bougeoirs** en bronze avec une figure de vieillard japonais assis sur un rocher et une paire de **chenets** en bronze doré (1750-1770) présentant un Chinois jouant de la cithare à gauche et une Chinoise jouant de la lyre à droite (don des Amis du musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux, 2017).

*Sur la glace*

**Cartel d'applique** à décor rocaille de branches fleuries, en bronze doré du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Giovetti, 1985).

## Design

**Paravent Virgin** de Dan Friedman (1945 – 1995), réalisé en médium laqué avec boule en métal chromé vers 1984 – 1987 (édition Neotù) : le paravent est une typologie que Dan Friedman a expérimentée avec passion et humour. Le designer s'éloigne du paravent classique, en concevant une grande variété de paravents composés de formes géométriques irrégulières, de couleurs différentes et vives. Le paravent *Virgin* est un exemplaire unique, qui provient de la collection personnelle de Pierre Staudenmeyer, co-fondateur de la galerie Neotù, qui introduit en France le travail de Dan Friedman.

**Standing Lamp** de Muller van severen (Fien Muller et Hannes Van Severen), en acier laqué et verre, éditée en 2015 par Serax – label Valerie\_objects.

## Verrerie et céramique

### Vitrine droite

**Vases et coupes** d'Émile Decœur (1876 – 1953), 1912 – 1937, grès et porcelaine, collection Atherton Curtis (dépôt du musée national de Céramique de Sèvres, 2008).

### Vitrine gauche

*Première étagère*

Ensemble de verres de France ou du Sud-Ouest « **façon de Venise** », XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (don Évrard de Fayolle, 1911 ou legs Périé, 1945). On appelle « façon de Venise » des pièces dont le style est directement issu des productions vénitiennes, qui ont influencé toute l'Europe, donnant naissance à des modèles régionaux très

## Salon de Gascq

semblables aux prototypes vénitiens. Elles ont été diffusées en particulier par les verriers italiens d'Altare, établis ou travaillant d'une manière saisonnière dans de nombreuses fabriques du Sud-Ouest, du Massif central et jusqu'à Orléans et Nevers. Pied plat à l'italienne ou légèrement conique, jambe creuse à renflements divers, décorée d'éléments soufflés dans une matrice, coupe affectant toutes sortes de formes, large cône, en corolle arrondie ou en entonnoir évasé, verre souvent fin.

*Deuxième étagère*

*À gauche*

**Flûte** en verre soufflé, façon de Venise, Sud-Ouest ou France, première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911).

*Au centre*

Exceptionnelle **tazza** façon de Venise, à large coupe ondulée, jambe constituée d'un balustre décoré de motifs de gouttes régulières, soufflée dans un moule, Sud-Ouest ou France, XVII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911).

*De part et d'autre de la coupe*

Deux **verres à jambe** comportant un balustre qui présente un décor moulé similaire, Sud-Ouest ou France, XVII<sup>e</sup> siècle (le second provient du don Évrard de Fayolle, 1911).

*À droite*

**Saleron** en verre soufflé à coupe hémisphérique et double paroi reposant sur une jambe conique s'élargissant en un large pied plat orné de filets bleus concentriques, Sud-Ouest ou France, fin XVI<sup>e</sup> – début XVII<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1895).

*Troisième étagère*

*À gauche*

**Cruche de table**, verre soufflé, moulé, décors et prises appliqués à chaud, Sud-Ouest ou France, dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1954).

*De gauche à droite*

Trois **verres à jambe**, Sud-Ouest ou France, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et **verre** dit *fougère*, façon Venise, Sud-Ouest ou France, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945 et don Évrard de Fayolle, 1911).

*Au centre*

**Drageoir** à coupe hémisphérique sur un piédouche creux. Couverture emboîtée à prise circulaire torsadée. Deux rubans pincés forment les anses, Sud-Ouest ou France, XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911).

*À droite*

**Pichet** bleu-vert soufflé, à côtes et filets au col, pied travaillé à la pince, traces d'or, Sud-Ouest ou France, première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2009).

## Chambre Jonquille

L'ensemble des boiseries de style Louis XVI provient de l'hôtel bordelais du raffineur Dudevant, 57 rue des Menuts, transformé en école : c'est un salon de négociant, ainsi que l'attestent les emblèmes du commerce sculptés dans les lambris face à ceux de la musique ; les attributs des Sciences et de l'Amour sont placés au-dessus des trumeaux de glace. Du décor d'origine de la chambre à alcôve de Madame de Lalande, seules la cheminée et la rosace centrale du parquet ont été préservées. Le **lustre** et les **quatre appliques** sont du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sur la *cheminée*, une **pendule-squelette** en lyre d'époque Louis XVI au cadran signé « Charles Bertrand », horloger de l'Académie royale des Sciences à Paris (legs Lataillade, 1969) et de part et d'autre, deux **vases** en porcelaine de Chine, dynastie Ming, XVII<sup>e</sup> siècle.

### Mobilier – Objets d'art

Le mobilier d'origine parisienne date de l'époque Louis XVI, autour de 1775-1790.

*À gauche*

Une **commode** marquetée, à tiroirs en ceinture, est estampillée « G. Cordié », vers 1775 et *de part et d'autre*, **fauteuils** d'un ensemble de quatre, en hêtre sculpté et laqué estampillé « L.M. Pluvinet » (legs Giovetti, 1985).

*Au-dessus*

Un **baromètre octogonal**, au cadre sculpté de perles et de palmettes ; le décor du fronton répond à celui du trumeau de la glace en vis à vis. Époque Louis XVI (legs Duhart, 1966).

*Face aux fenêtres*

Deux **bibliothèques** dont l'une porte l'estampille « J. Popsel », vers 1780 (legs Lataillade, 1969), présentent sur leurs étagères des livres reliés (restaurées par l'AFPA de Chartres en 1999 et 2000) et *de part et d'autre* **chaises en cabriolet** en hêtre sculpté et laqué estampillé « L.M. Pluvinet » (legs Giovetti, 1985).

*Entre les deux fenêtres*

Une **commode d'entre-deux**, estampillée « Schuman », en bois d'acajou massif et de placage, vers 1780 (legs Giovetti, 1985, restaurée par l'AFPA de Chartres en 2008).

*Au milieu*

Le **lit à la polonaise** est un modèle très élégant d'époque Louis XVI. Les deux chevets, les traverses et le baldaquin en bois mouluré et sculpté laqué crème, sont décorés d'un nœud de ruban plissé. Il porte sept fois l'estampille de L.M. Pluvinet : Louis-Magdeleine Pluvinet est reçu maître en 1775 (don des Amis de l'hôtel de Lalande et généreuse participation des Amis des Musées de Bordeaux aux frais de la réfection de la garniture en soie brochée tissée sur un modèle ancien, 2003).

*Au chevet*

Une **table en chiffonnière** dont le premier tiroir est aménagé pour l'écriture, tablette mobile recouverte de cuir et trois casiers pour l'encrier, la boîte à sable et les plumes. Marqueterie de bois de rose, filets clairs et teintés. Travail parisien de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2004).

*Devant la cheminée*

**Bergère en cabriolet**, hêtre laqué, vers 1785 (legs Giovetti, 1985).

## Chambre Jonquille

### Faïence de Delft XVII<sup>e</sup>- XVIII<sup>e</sup> siècles

La faïence de Delft est une faïence stannifère cuite au grand feu, dont l'émail brille d'un éclat particulier dû à l'emploi du « *kwaart* », sorte de couverte translucide dont on asperge la pièce après la pose du décor. Les sujets sont souvent cernés au « *trek* », trait de manganèse brun ou violet foncé.

L'apogée de la fabrication delftoise se situe dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les porcelaines chinoises et japonaises, importées par les navires de la Compagnie des Indes, ainsi que des étoffes de même provenance, sont le modèle des décors exotiques : décor floral et animalier, scènes animées, décor dit « Cachemire », inspiré des tissus indiens. Concurrément, s'exerce l'influence de l'école de peinture hollandaise : paysage européens, formes et décors européens.

Ces décors sont d'abord peints en bleu, ou camaïeu bleu, à l'imitation des bleus de Chine très prisés, technique facilitée par la bonne tenue du bleu de cobalt ; ce type de fabrication se poursuit tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le **vase-bouteille**, à double renflement, en porcelaine de Chine XVIII<sup>e</sup> siècle, présenté sur la commode entre les deux fenêtres, rappelle l'inspiration, dans les formes comme dans les décors, de l'Extrême-Orient sur la production de Delft (legs Giovetti, 1985).

*Sur les vitrines de verres*

Garniture composée de **vases couverts** et de **vases cornets**.

*Dans la vitrine, face aux fenêtres*

**Vases-bouteilles**, **vases à col épanoui**, **vase-balustre**, **plats**, **assiettes**, **saupoudreuse**, **salière**, **égouttoir à fraises ou fromage** accompagnent deux petits **pots couverts** de la manufacture de l'Étoile de Delft, destinés aux enfants, et des **carreaux** d'influence espagnole.

Ces faïences proviennent des legs Bonie (1895), Pelleport-Burète (1932), Périé (1945), Chalus (1960) et du don Évrard de Fayolle (1911).

### Verrerie

#### Vitrine gauche

*Première étagère*

Deux **bouteilles**, deux **gourdes annulaires**, décor à la pince, décor de filets rudentés et décor de pastilles de verre France, XVIII<sup>e</sup> siècle, un **flambeau** en verre, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945). La **lampe à huile** (*à droite*) utilisée par les dentellières s'accompagnait d'un globe rempli d'eau faisant loupe.

*Deuxième étagère*

*De gauche à droite*

**Bénitier** en verre blanc, décor à la pince, France, XVIII<sup>e</sup> siècle ; une **tasse à vin** à anse à décor de filets bleus à la pince, Nevers, XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle ; deux **cantirs**, Catalogne, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945) ; **aspersoir à eau parfumée**, Catalogne, XVII<sup>e</sup> siècle (lors de fêtes populaires, on asperge le public au cours d'une danse. Les becs pouvaient être fleuris ou enrubannés) ; **cruche** à décor de filets blancs peignés, Espagne, fin XVIII<sup>e</sup> siècle ; **bouteille** mauve à décor peigné, Catalogne ou Languedoc, XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Au centre*

**Gourde** en verre tacheté bleu-vert, rouge et blanc, Montagne-Noire ou Nevers, première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

*Troisième étagère*

*De gauche à droite*

**Huilier-vinaigrier**, France, XVIII<sup>e</sup> siècle ; **veilleuse**, France, XVIII<sup>e</sup> siècle ; **flacon** d'amusement en forme d'hérisson,

## Chambre Jonquille

Espagne XVIII<sup>e</sup> siècle ; **fuseau à dévider** en verre mauve, Sud-Ouest ou France, XVIII<sup>e</sup> siècle ; trois **biberons** en verre blanc, Sud de la France, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; **compte-goutte** en forme de rat en verre soufflé, XVIII<sup>e</sup> siècle ; deux **cruches de table**, Normandie et Sud-Est, XVIII<sup>e</sup> siècle ; petite **cruche** façon de Venise, France, XVII<sup>e</sup> siècle ; **verre** à coupe conique façon de Venise, Pays-Bas, XVII<sup>e</sup> siècle ; une **bouteille** essencier, France XVIII<sup>e</sup> ou début XIX<sup>e</sup> siècle ; **baromètre à eau** piriforme, avec anneau de suspension, France XVIII<sup>e</sup>.siècle.

### Quatrième étagère

*De gauche à droite*

Deux **moutardiers** (collection Jeanvrot et legs Périé 1945), de part et d'autre d'une **théière** à décor peint de fleurs polychromes inspiré des motifs de la Compagnie des Indes (legs Périé, 1945) ; deux **gobelets** à décor peint d'inspiration occidentale de style rocaille (collection Jeanvrot et legs Périé 1945) ; un **confiturier** à décor peint de fleurs polychromes inspiré des motifs de la Compagnie des Indes (legs Périé, 1945).

*À droite*

Quelques exemples d'une production verrière française de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle de **Bernard Perrot** (Altare 1640 – Orléans 1709) puis de ses successeurs à la Verrerie royale d'Orléans (1668 à 1740) et à la verrerie de Fay-aux-Loges (1708-1754). Malgré les protections dont s'entourent les verriers vénitiens, les centres d'imitation de la verrerie vénitienne se multiplient en Europe. Lorsqu'en 1565 Ludovic de Gonzague, duc de Mantoue, devient comte de Nevers, des verriers italiens s'établissent à Nevers sous sa protection, à l'image du jeune Bernardo Perrotto, dit Bernard Perrot. En 1668, il établit à Orléans son propre atelier, qui devient verrerie royale grâce à l'obtention d'un privilège. Perrot serait l'inventeur du verre coulé à plat, un procédé repris par la manufacture royale des Glaces. Il fabrique un verre blanc (*lattimo*) à l'imitation de la porcelaine, qui fait l'admiration des ambassadeurs du Siam lors de leur visite en 1696. En 1668, il prétend aussi avoir retrouvé la formule à base d'or du verre rouge translucide.

**Vase dit « porte-perruque »**, décoré d'un cœur enflammé (collection Jeanvrot et legs Périé 1945) ; **flacon à parfum** en verre bleu, en forme de poire à décor moulé de trois fleurs de lys (armoiries de France) d'un côté et de trois cœurs enflammés de l'autre (armoiries de la ville d'Orléans) ; deux **gobelets** en verre opalin, le petit daté de 1730 à décor peint en émaux polychromes de plumages, fleurs de lys et couronne. Ce verre rendu opaque par l'ajout de poudre d'os et de cendre tente d'imiter la porcelaine de Chine, céramique translucide dont les Européens ne connaissaient pas le secret de fabrication.

## Vitrine droite

### Première étagère

Onze **bouteilles** en verre à décor émaillé polychrome, Suisse, Forêt-Noire, Allemagne et Bohême, XVIII<sup>e</sup> siècle, à destination diverse : récipients à eau de vie, mais aussi à eau bénite. Sur certaines subsistent le pas de vis et le bouchon en étain. Le flacon du centre est décoré des armoiries (émaux mal blasonnés) de la Maison de Wurtemberg (après 1684 et avant 1802), encadrées par un collier de l'Ordre de la Toison d'Or. Ces objets proviennent des legs Périé (1945), Lataillade (1969), et de la collection Jeanvrot.

### Deuxième étagère

*De part et d'autre*

Paire de **flambeaux** imités des formes de l'orfèvrerie, Normandie, premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

*De gauche à droite*

Deux **verres à liqueur** au décor floral gravé, début XIX<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1895) ; deux **flacons** à décor gravé de rinceaux, Lorraine, XVIII<sup>e</sup> siècle ; **verre** à décor gravé de chasse à courre, Allemagne, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945) ; trois **verres à jambe** dits « Gobichons », pour fruits confits, Normandie ou France, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945) ; un **verre** à décor gravé d'un monogramme couronné sur une face et de l'inscription « Junffer Catarina » (*À la jeune Catherine*) sur l'autre, Allemagne ou Bohême, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945) ; un **verre** au décor gravé de rinceaux fleuris, France, XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Chambre Jonquille

### Troisième étagère

*De gauche à droite*

Rare **verre** à tige balustre décorée de filigrane rouge, coupe taillée à facettes et gravée d'étoiles ou de soleils, Bohême, XVIII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911) ; deux **grands verres** à décor taillé de soleil, Allemagne, XVIII<sup>e</sup> siècle (collection Jeanvrot) ; *entre les deux*, un **verre** à décor galant, un coq couvrant une poule, et une devise « Ah ! Duroit il toujours », Sud-Ouest de la France, XVIII<sup>e</sup> siècle ; une grande **coupe couverte** d'apparat dite « pokal », décor taillé, Bohême ou Allemagne, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945) ; un **verre à pied** orné d'un moulin en verre soufflé, taillé et gravé, Hollande, XVIII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911) ; un **flacon de tailleur** en verre soufflé et gravé, 1760 ; *devant*, un **couteau à beurre ou à fromage** du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1895).

*Au milieu*

**Vase Splinter** de Marcel Wanders (né en 1963), édité par Moooi en 2001 (dépôt du CNAP) : ce vase en cristal noir et transparent soufflé est comme un bloc de glace présentant des éclats en surface, échos à son nom *Splinter* signifiant « éclat ». C'est un objet à l'apparence brut, presque primitive, façonné comme un silex. Designer néerlandais, Marcel Wanders se fait connaître dès les années 1990 au sein du collectif Droog Design notamment grâce à sa chaise *Knotted* (1996) en tricot de fibres de carbone figées dans une résine époxy. En 2001, il fonde sa propre maison d'édition, Moooi, afin de garder son indépendance vis-à-vis des fabricants. Avec Moooi, qui signifie « beau » en néerlandais, Marcel Wanders étonne en proposant un design décalé, empreint de poésie et de rêve.

### Quatrième étagère

*À gauche*

**Vase-balustre**, opaline de cristal dite « gorge de pigeon », couleur rare entre toutes, obtenue par d'adjonction d'or (France, première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) et un **drageoir** en verre double, vert et blanc dans le goût « Troubadour », vers 1840.

*Au centre*

**Vase d'eau** de la duchesse de Parme, sœur du comte de Chambord, opaline de cristal rose à décor d'oiseaux peints en grisaille et filets or, France, vers 1840 – 1850 ; une **tasse et sa soucoupe**, deux **flacons** et une **corbeille**, ornées d'épaisses couronnes florales par le décorateur parisien Jean-Baptiste Desvignes qui a déposé un brevet pour dorer et peindre le cristal d'opale (France, époque Restauration). Ces pièces proviennent de la collection Jeanvrot.

## Cabinet des Singeries

À l'étage, ce salon et les précédents ont été réaménagés avec des éléments de lambris de style Louis XV et Louis XVI provenant d'anciens hôtels bordelais. L'ensemble de **boiseries** d'époque Louis XV à dessus-de-porte décorés de « singeries » dans le goût de Christophe Huet, provient de l'hôtel de Gascq, 16 rue du Serpolet.

Un **miroir** à encadrement de bois doré sculpté de palmes, guirlandes, fleurs et coquilles, surmonte la cheminée Louis XV, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Tauzin, 1971). Il est accompagné d'une **pendule** en bronze doré avec une allégorie des Arts, dont le mécanisme est signé Le Moyne, Paris, vers 1770 (legs Giovetti, 1985).

À droite de la cheminée

**Fauteuil à la reine** en noyer sculpté et laqué gris clair, vers 1765. Garniture de tapisserie d'Aubusson de la série des *Fables* de La Fontaine d'après les cartons d'Oudry : sur le siège, *La Lice et sa compagne* (don de M<sup>me</sup> Maurice de Luze, 1925).

**Commode** parisienne en frilage et marqueterie d'acajou, de bois de rose et de bois de violette avec ornements de bronze doré et marbre brèche d'Alep, 1745 – 1749 (legs Astruc, 1953). Dessus, **lampe Ruskin** de George Sowden (né en 1942), en métal, bois et rhodoïd, réalisée en 1983 (dépôt du CNAP).

Au-dessus

**Portrait de Marie Leszczyńska** d'après Maurice Quentin de La Tour, pastel daté de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (dépôt du musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2004).

Face à la cheminée

Le **secrétaire à abattant**, présente l'originalité d'un frilage en bois de prunier à la veine très contrastée (restauré en 2003 par l'AFPA de Chartres). Son profil en arbalète est caractéristique des formes de l'époque Louis XV. Il porte l'estampille « DELORME » (legs Giovetti, 1985).

Dessus

**Vase Kneeling Women** en céramique d'Efrat Eyal (née en 1967), réalisé en 2016 (don du Cercle du madd, 2018) : Efrat Eyal est une céramiste israélienne. Les objets de sa collection « *A greek tragedy* », qui paraissent par leur forme et leur couleur, des vestiges antiques de la civilisation grecque sont, en réalité, réalisés par l'artiste à partir de moulages d'objets du quotidien faisant partie son espace domestique. Sur une forme ancestrale, Efrat Eyal invente une nouvelle narration : les gladiateurs et dieux grecs sont remplacés par des photographies représentant une femme nue affairée à des tâches domestiques (nettoyage, repassage...) issue d'une série d'Eadweard Muybridge. En détournant les photographies du célèbre photographe anglais, en jouant sur notre perception des objets qui font partie de notre culture visuelle, ce vase, objet domestique par excellence, invite à s'interroger sur la place des femmes dans la société, généralement assignées à l'espace domestique. Le nom de cette pièce, *Kneeling women* (femmes agenouillées), souligne cette position subalterne de la femme, réduite à l'aménagement intérieure et aux tâches ménagères.

Au-dessus

Un **thermomètre-hygromètre** construit par Alexis Magny (1712 – vers 1777), suiveur de M. de Réaumur, daté de 1743. Il est composé d'un thermomètre à alcool et d'un hygromètre à cheveu en laiton et poulies en ivoire dans un cartel d'applique en bois sculpté, ajouré et doré à décor de coquille, fleurs, feuillages et motifs rocaille (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2011).

De part et d'autre

Paire de **bras de lumière** à trois branches, à pendeloques de cristal dans le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle ; quatre huiles sur bois de Charles Dominique Joseph Eisen (Valenciennes, 1720-Bruelles, 1778) : **L'Oiseleur, Villageois se reposant sous un arbre, Berger et bergère, Danse de villageois** (dépôt du musée des Beaux-Arts, 2006) ; deux **fauteuils à la reine**, vers 1735 au décor rocaille de coquilles et de feuilles d'acanthé (legs Bonie, 1895).

## Cabinet des Singeries

Sous la fenêtre

Sur une **table de toilette** en acajou portant l'estampille de l'ébéniste parisien Jean-François Leleu (1729 – 1807), datée du dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle (don Association des Amis du musée des Arts décoratifs et du Design, 2019) ; **toilette d'orfèvrerie** (1749-1750) du maître parisien Jean-Charles Fauché (1706 – 1762) comprenant un pot à eau et son bassin, une paire de grandes boîtes à poudre, une paire de petites boîtes (à pâte ou pommade), un carré à peigne (ou à racine), une paire de pots à fard sur présentoir, portant les armes gravées de la famille de Marcellus. Paire de flambeaux par François Joubert, 1754 (don de la comtesse de Marcellus-Froment, 1955). Cette très riche toilette en argent se compose d'une aiguière et de son bassin, de deux boîtes à pommade, de deux boîtes à poudre, d'un pot à fard, d'une boîte à racine et de deux flambeaux. Son décor de coquilles et de roseaux rappelle la fonction de ces objets, dont l'usage est lié à l'eau. Si l'on imagine sans peine ce que contenaient les boîtes à pommade, à poudre ou à fard, la boîte à racine est plus intrigante. Elle pouvait renfermer de la poudre de racine d'iris de Florence, connue pour blanchir les dents, ou bien des racines à mâcher comme la guimauve, l'acore odorant ou la réglisse, qui permettent de conserver une bouche saine et parfumée. L'histoire de cette toilette reste partiellement inconnue. Elle aurait été donnée au jeune diplomate Lodoïs de Martin de Tyrac, comte de Marcellus, secrétaire d'ambassade en poste à Constantinople en 1815, qui a permis l'achat de la *Vénus de Milo* par la France.

### Vitrine

Première étagère

**Éventail plié** orné des *Noces d'Esther et Assurés*, France, vers 1740, gouache sur papier, nacre et ivoire (legs Lataillade, 1969).

Deuxième étagère

**Éventail plié** orné de *Persée accueillant Minerve dans son camp*, France, vers 1740, gouache sur papier, nacre et pierres serties (legs Lataillade, 1969) ; **éventail plié** orné d'une jeune femme recevant un messenger, France ou Angleterre, vers 1740, gouache sur papier, ivoire et nacre (legs Périé, 1945).

Troisième étagère

À gauche, une **boîte à fard** à décor révolutionnaire ; des **flacons à sels et à parfum** (dont un en forme de coquille et un autre en forme de bouquet et deux flacons-lorgnettes) des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, dans des matériaux très variés (opaline, porcelaine, verre filigrané, cristal, etc.), venus de toute l'Europe ; un **coffret en forme de carrosse** en bronze doré et nacre contenant des flacons à parfum, France, fin XVIII<sup>e</sup> – début XIX<sup>e</sup> siècle ; à droite, un **nécessaire à parfum aux armes de Marie-Antoinette** (collection Jeanvrot).

Quatrième étagère

De gauche à droite, un **face-à-main** ayant peut-être appartenu au duc de Berry en or ciselé ; une **montre** signée Pierre Cruzet (vers 1720) ; un second **face-à-main** du début du XIX<sup>e</sup> siècle ; un **pendentif** en or orné d'une miniature (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; trois **épingles de cravate**, dont une au portrait de Louis XVIII et une autre portant le monogramme d'Henri V ; deux **boîtes à mouches** en forme de tête de marquise en porcelaine (XIX<sup>e</sup> siècle) ; un **pendentif** en agate et bronze doré (XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècle) ; une **boîte à mouche** en émail peint de Meissen (fin XVIII<sup>e</sup> siècle) ; un **bracelet** au portrait de l'impératrice Marie-Louise ; un **collier** (Espagne, XVIII<sup>e</sup> siècle) ; des **boucles d'oreilles** (Pays-Bas, XIX<sup>e</sup> siècle) ; deux **pendentifs** ; une **broche** à décor de marine (fin XVIII<sup>e</sup> – début XIX<sup>e</sup> siècle) ; deux **bagues** ; une **tabatière** en argent ; deux **broches**, dont l'une en corail (Italie, XIX<sup>e</sup> siècle) ; un **collier et son écrin** portant le monogramme de la duchesse de Berry ; un **pendentif** ; un **coulant de collier** espagnol ; un **porte-bouquet** en argent ; une **broche** ; quatre **boucles de chaussures** en acier poli et strass (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; une **montre et sa châteline** signées Pierre Giteau (vers 1848) ; une **tabatière** en cuivre doré et nacre à décor rocaille (Espagne, vers 1750) ; deux **montres et leurs châtelines** et une **châteline** isolée (XIX<sup>e</sup> siècle) ; une **boîte ronde** en or (XIX<sup>e</sup> siècle).

Cinquième étagère

De gauche à droite, un **étui à aiguilles** en métal doré (début XIX<sup>e</sup> siècle) ; un **étui à jeu de cartes** vénitien (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; deux **étuis** en vernis Martin ; une **navette** en or (France, début XIX<sup>e</sup> siècle) ; une **boîte** en galuchat à décor

royaliste abritant un profil de Louis XVI ; un **étui à porte-plume** en galuchat (XIX<sup>e</sup> siècle) ; trois **dés à coudre** en or ; un **busc de corsage** en ivoire ; des **ciseaux à broder** dans leur étui (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; un **piéd de roi** dans son étui (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; une **navette** en ivoire décorée de scène galante (Dieppe, v. 1750) ; une **loupe** en nacre (XIX<sup>e</sup> siècle) ; un **étui à aiguilles** en forme de pêcheur polletais en ivoire (Dieppe, XVIII<sup>e</sup> siècle) ; un **nécessaire à couture** en or ; trois **étuis-nécessaires de couture** en ivoire (Dieppe, fin XVIII<sup>e</sup> siècle) ; trois **étuis à aiguilles** en nacre ; une **agrafe de cape** en argent et cuivre ; quatre **boutons** ; un **nécessaire à couture** (époque Restauration).  
Au mur, **Le Lever** d'après Nicolas-François Regnault et **Le Bain** de Nicolas-François Regnault d'après Pierre-Antoine Baudouin, estampes de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, montrant des scènes intimes de la vie d'une jeune femme.

### Sixième étagère

De gauche à droite, un **plat à barbe** en faïence (Roanne, fin XVIII<sup>e</sup> siècle) ; un **fer à friser** en fer forgé ; un **vase** en porcelaine de Frankenthal (fin XVIII<sup>e</sup> siècle) ; un **pot à fard** et un **flacon** en porcelaine tendre ; un **pot à fard** japonais en porcelaine ; deux **étuis** (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; une **tabatière** en argent et en écaille (seconde moitié XVIII<sup>e</sup> siècle) ; un **cure-oreille** et son étui en argent doré ; un **cure-dents** en vermeil (Paris, vers 1850) ; une **œillère** en argent (1819 – 1838) ; un **porte-savon** en métal argenté (XIX<sup>e</sup> siècle) ; un **polissoir à ongles** en argent (XIX<sup>e</sup> siècle) ; une **timbale** en forme de tulipe en argent (Bordeaux, XVIII<sup>e</sup> siècle, don Coustet, 1966) ; un **pot à eau et son bassin** (1775-1776), du maître bordelais Antoine Dutemple (legs Bonie, 1895).  
La plupart de ces objets proviennent du legs Lataillade (1969).

### Faïences du Sud de la France

La collection de faïence stannifère française du XVIII<sup>e</sup> siècle est présentée dans les deux antichambres orange de l'étage : dans la première, la production du Nord de la France, dans la seconde, celle du Sud.

La faïence est une technique très ancienne, découverte en Mésopotamie vers le IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C., puis véhiculée en Europe, d'abord en Espagne, puis en Italie et en France, sans doute dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Le terme « faïence » vient d'ailleurs de la ville italienne de Faenza, qui a été un grand centre de production à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

La faïence est une terre argileuse façonnée, qui subit généralement deux cuissons : une première cuisson dite de dégloussi, qui permet de manipuler la pièce et de poser une glaçure, et une seconde cuisson pour fixer le décor. Après la cuisson de dégloussi, la pièce est plongée dans un bain d'émail à base d'étain. Cet émail stannifère, aussi appelé « glaçure », permet d'imperméabiliser la pièce, de l'opacifier et de lui conférer plus de blancheur.

C'est sur cet émail cru que les artistes réalisent ensuite le décor. Ce dernier est réalisé à partir d'oxydes métalliques. Dans un premier temps, la palette de couleurs est assez réduite, car on ne pratique que la cuisson dite de « grand feu », c'est-à-dire autour de 900° C. Or rares sont les oxydes qui résistent à de si hautes températures : le bleu de cobalt côtoie le vert de cuivre, le jaune d'antimoine, le brun et le violet de manganèse et le rouge de fer. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle apparaît le décor de « petit feu », qui connaît un véritable essor au siècle suivant. Désormais, le décor est posé sur l'émail cuit. Les couleurs sont plus variées et nuancées car elles sont cuites à température plus basse (autour de 650 – 700° C). On voit ainsi apparaître des verts pâles, des roses, de l'or.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Sud de la France est riche de nombreuses fabriques de faïence. Dans le Sud-Ouest, on compte seize manufactures le long de la Garonne, plusieurs dans la région du Tarn et une à Samadet, dans les Landes. Du côté du Sud-Est, on trouve plusieurs manufactures très importantes à Moustiers et à Marseille, dont la production se caractérise notamment par une utilisation très abondante des émaux jaunes et verts.

Comme dans de nombreux sites où l'argile et le bois abondent, la fabrication de poterie est attestée à Moustiers dès le Haut Moyen Âge. Les premières faïences sont réalisées à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Pierre Clérissy. Au siècle suivant, le village compte douze ateliers, parmi lesquels on peut mentionner celui des Clérissy, d'Olérys, des Ferrat ou des Féraud.

À Marseille, les premières faïences ont été fabriquées dans le quartier de Sainte-Barbe au XIII<sup>e</sup> siècle. La production prend véritablement son essor à partir de 1677, lorsque le même Pierre Clérissy installe un atelier dans le quartier de Saint-Jean-du-Désert. D'autres manufactures se développent tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais toutes disparaissent peu après la Révolution.

### Moustiers

#### Vitrine à gauche de la porte d'entrée : XVIII<sup>e</sup> siècle

Les pièces sont décorées pour la majorité d'entre elles dans la polychromie de grand feu, une petite minorité étant peinte en camaïeu de bleu, vert et manganèse. Les différents décors illustrés dans cette vitrine ont été largement utilisés et appréciés dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Décor « à guirlandes et médaillons »** : un des plus raffinés de la faïence moustérienne.

Le motif dit improprement « **fleurs de pomme de terre** » ou « **fleurs de solanée** » sur un **plat** de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, *au centre de l'étagère supérieure*, provient de la fabrique Olérys et Laugier (legs Périé, 1945).

**Décor « à grotesques »** : le plus souvent reproduit à Moustiers, il interprète, avec une fantaisie toute

## Seconde antichambre

méridionale, les modèles de Callot, traité en camaïeu et en polychromie jaune et verte, *sur la deuxième étagère*.  
**Décor « aux drapeaux »** : **plat** présenté *sur la troisième étagère au centre*, créé, selon la tradition, au lendemain de la bataille de Fontenoy (1745) (legs Périé, 1945).

*À gauche sur la troisième étagère*

Un **plat** rond au décor central d'animaux et décor floral au naturel à l'aile (legs Bonie, 1895) et un **pot à eau chaude** et son **bassin** décorés de paysages animés (legs Périé, 1945) sortent de la même manufacture, celle de Gaspard Féraud, que le **plat** dentelé, *à droite*, porte un décor d'emblèmes maçonniques.

La manufacture de Fouque produit des faïences sur fond jaune ou blanc qui présentent un décor floral quelquefois animé d'insectes traités dans la technique de grand feu, *sur la troisième étagère*. Bien que leur décor soit très proche de celui de Moustiers et selon une estimation récente, c'est à la manufacture de Varages (Var) qu'il faut attribuer certaines pièces telle que la **saucière** au décor à la « fleur de solanée » *sur la première étagère* (legs Bonie, 1895).

Les pièces de petit feu sont dans l'ensemble attribuées à la manufacture des frères Ferrat. Créée en 1748 pour une production en camaïeu bleu, cette manufacture connut une ère de prospérité pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle par la pratique du petit feu. L'opposition d'un rouge et d'un vert acide caractérise la palette très vive des Ferrat ; leur production présente des thèmes variés : Chinois, fleurs naturelles, oiseaux. *Sur la dernière étagère*, une **assiette** à bord dentelé au décor dit « à la montgolfière » (legs Périé, 1945). En 1783, Louis XVI et toute la cour assistent à Versailles au premier vol aérostatique de l'histoire, conduit par les frères Montgolfier. Les exploits des premiers aéronautes suscitent un véritable engouement et pendant quelques mois, tout en France est « à la montgolfière » : chaises, boutons, pendules et même coiffures ! La céramique n'échappe pas à cette mode et de nombreuses faïences sont alors décorées « au ballon ».

## Marseille

### Vitrine à droite de la porte d'entrée : XVIII<sup>e</sup> siècle

**Grand feu** (*sur l'étagère du bas*)

Le grand **plat** dont l'aile chantournée est en relief dans le goût de Savone, illustre la production en camaïeu bleu de la première manufacture, Saint-Jean-du-Désert, vers 1700, de même le **pot de pharmacie** dont le décor ne couvre que la partie visible, quand il est présenté sur l'étagère de l'apothicairerie.

L'**assiette** en camaïeu bleu, appelée « à la Camargo » à cause de son sujet inspiré d'une gravure d'après Nicolas Lancret, représente la célèbre danseuse belge M<sup>elle</sup> de Camargo ; on peut y lire des couplets en l'honneur du vin et de la table. Ces pièces proviennent du legs Périé, 1945.

Joseph II Fauchier est sans doute l'inventeur des fonds jaunes, comme ensoleillés, qui connaîtront un grand succès dans toutes les fabriques du Midi.

Enfin, le goût de la ronde-bosse a entraîné une importante production de trompe-l'œil, appelés **assiettes « à l'illusion »** garnies de noix, d'amandes ou de pommes habilement modelées.

### Petit feu

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en rivalité serrée avec la porcelaine grâce à l'adoption du petit feu, les célèbres manufactures de la Veuve Perrin, de Gaspard Robert, Savy, Bonnefoy, affectionnent les décors de fleurs aux longues tiges souples librement jetées sur la surface de l'assiette, les paysages animés, les marines rappelant celles du peintre marseillais Lacroix, les trophées de poissons évoquant la « bouillabaisse ».

## Montauban, Samadet, Moncaut

### Grande vitrine murale : XVIII<sup>e</sup> siècle

Grand **plat** oblong à bord en accolade de **Montauban**, au décor « à la Chine » en camaïeu vert ainsi qu'une série de quatre **assiettes** au bord contourné présentant un petit personnage grotesque dans des attitudes différentes, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1945), *sur la deuxième étagère*.

## Seconde antichambre

À **Samadet** (Landes), toutes les pièces sont décorées à grand feu, exception faite du **pot à eau** de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au décor floral important dominé par un rose violacé (don Petitcôl, 1982) *sur la troisième étagère*.

**Moncaut** est un petit centre faïencier du Sud-Ouest caractérisé par son décor de petits personnages pittoresques traités au grand feu, *sur l'étagère du bas* (legs Bonie, 1895, legs Périé, 1945, legs Chalus, 1960).

## Toulouse, Bergerac

### Grande vitrine murale : XVIII<sup>e</sup> siècle

#### Toulouse

*Sur la cinquième étagère*

Quatre exemples de la technique de décor au petit feu où apparaît le pourpre : deux **assiettes** « à la Chine », à bord irrégulièrement dentelé et godronné, un **sucrier** sur piédouche (couvre-cle manquant) et une **tasse**, fin XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles proviennent des legs Périé, 1945 et Pelleport-Burète, 1932.

Décor de grand feu à la grappe de raisin vrillé en camaïeu bleu sur : une superbe **aiguière-casque** (legs Périé, 1945), une **saupoudreuse** (legs Bonie, 1895), un **pichet couvert**, un **rafraîchissoir** individuel de la même époque (legs Périé, 1945) et sur l'aile du grand **plat** oblong (legs Bonie, 1895), aux quatre profondes encoches arrondies à émail bleuté et très brillant, première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une **saucière** présente un décor floral en camaïeu jaune de grand feu, deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Bonie, 1895).

#### Bergerac

*Sur la quatrième étagère*

Production de petit feu avec une **jatte** carrée et un **ravier** (legs Bonie, 1895), deux **assiettes** au décor floral polychrome : tulipe, œillet, rose (legs Périé, 1945 et legs Pelleport-Burète, 1932), un **plat** rond au perroquet et au coq (legs Périé, 1945), une **assiette** au perroquet (legs de Pelleport-Burète, 1932) ; coq, perroquet (sur l'autre face) entouré de touffes fleuries sur le **rafraîchissoir** (legs Chalus, 1960) ; décor « à la Chine » sur le **plat** oblong (legs Bonie, 1895), la **tasse** et la **soucoupe**, deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

## Mobilier

La **cheminée** en marbre blanc Louis XVI, encadrée d'une paire d'**appliques** Louis XVI (legs Guestier, 1936), présente une importante **pendule à portique** en marbre blanc et bronze doré d'époque Louis XVI dont le mouvement est signé « Rouvière à Paris » (legs Tauzin, 1971).

Les **fauteuils en cabriolet** Louis XVI sont en hêtre laqué blanc (legs Giovetti, 1985), recouverts d'un tissu imprimé d'après un modèle de papier peint de Duras établi « place Dauphine à Bordeaux » (aujourd'hui place Gambetta) à partir de 1771.

Le **buffet** de salle à manger, en placage d'acajou, amarante et bois de rose, est estampillé « Schwerdfeger », vers 1790 (legs Lataillade, 1969, restauré en 2008 par l'AFPA de Chartres).

La **table à la Tronchin** estampillée Joseph Stöckel, réalisée en acajou à Paris vers 1780.

## Tableaux

Quatre **vues napolitaines**, représentant le Vésuve, gouaches de la fin du XVIII<sup>e</sup> – début XIX<sup>e</sup> siècle, deux vues sont attribuées à P.F. Barrigues dit de Fontainieu (Marseille, 1760-1850), *au-dessus du bas d'armoire* de salle à manger de Schwerdfeger (collection Jeanvrot).



## Première antichambre

### Nord et Est de la France

#### Nevers (décor de grand feu)

##### Vitrine gauche face à la porte d'entrée : fin XVII<sup>e</sup> – début XVIII<sup>e</sup> siècle

**Décor chinois** : dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Nevers est le premier centre faïencier français à pratiquer le « décor chinois », imité des porcelaines d'Extrême-Orient et de la faïence de Delft et sera repris dans la plupart des autres fabriques, à commencer par celles de Rouen. Le camaïeu bleu évoque des scènes de genre avec des personnages asiatiques dans des paysages fantaisistes, quelquefois avec des rehauts de manganèse, comme la paire de **vases balustre**, exposée sur le dessus des deux vitrines.

*Sur la première étagère*

Deux **assiettes** « au Chinois » (legs Pelleport-Burète, 1932 et Périé, 1945) et deux **bouteilles**.

*Sur la troisième étagère*

Un **plat** (legs Périé, 1945).

**Décor d'inspiration persane**, sur la troisième étagère, un **vase à anses torsadées** (don Évrard de Fayolle, 1911), une petite **assiette** (legs Bonie, 1895) et un **plat** (don Évrard de Fayolle, 1911) sur la deuxième étagère.

*Sur la dernière étagère*

Pièces au **décor dit « à la bougie »**, fait de taches irrégulières d'émail stannifère blanc, sur un fond d'émail bleu : une **assiette**, un **vase**, une **bouteille** (legs Périé, 1945) et un **bassin** (don Évrard de Fayolle, 1911).

##### Vitrine droite face à la porte d'entrée : fin XVII<sup>e</sup> - fin XVIII<sup>e</sup> siècle

*Sur la première étagère*

Deux **plats** par Claude Guillaume Bigourat (1735 – 1794) à décor de chasse royale d'après une estampe de Nicolas III de Larmessin (don Williamson, 2014) et à décor de pêche fluviale (legs Chalus, 1960).

*En-dessous*

**Faïences à décor inspiré des pastorales** mises à la mode par le roman *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé : un **plateau à gauche** (legs Périé, 1945), une **bannette devant** (legs Bonie, 1895) et une **gourde à droite** (don Évrard de Fayolle, 1911).

*Sur la dernière étagère*

Un **plat à barbe** qui présente un décor « *a compendario* » imité de la majolique, avec sur fond blanc, du bleu et du jaune (legs Périé, 1945) et des faïences populaires avec une **gourde**, v. 1754 (legs Tauzin, 1971) et trois **assiettes patronymiques**, dont deux avec sainte Catherine (legs Chalus, 1960 et Périé, 1945).

*Au mur*

Deux **plats** décoratifs en camaïeu bleu, fin XVII<sup>e</sup> siècle (legs Pelleport-Burète, 1932 et don Évrard de Fayolle, 1911).

#### Lille, Saint-Omer et Sinceny (décor de grand feu)

##### Vitrine entre les deux fenêtres

*Sur la première étagère*

Une série de **pichets** populaires, pots-Jacquot (*à droite*, Legs Miller, 1935), proviennent de Lille. La **statuette-salière à droite**, en forme de « magot chinois », qui présente un plateau, était une des spécialités de Lille (legs Périé, 1945).

*Sur la deuxième étagère*

Trois **assiettes** en faïence de **Saint-Omer** (XVIII<sup>e</sup> siècle) : deux au décor « chinois » (legs Pelleport-Burète, 1932), une au décor rocaille (legs Chalus, 1960).

## Première antichambre

*Sur la troisième étagère*

Un **rafraîchissoir** et quatre **assiettes** au « décor persan », Saint-Omer, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911, legs de Pelleport-Burète, 1932, legs Périé, 1945).

*Sur l'étagère du bas*

Trois faïences de Sinceny, inspirées des décors de Rouen : un **légumier au centre**, une **assiette** (legs Pelleport-Burète, 1932) et une **aiguière-casque** (legs Périé, 1945).

#### Rouen (décor de grand feu)

##### Vitrine à gauche de la porte d'entrée : fin XVII<sup>e</sup> – début XVIII<sup>e</sup> siècle

**Décor « aux cinq couleurs »** : il apparaît à Rouen à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le motif du panier fleuri orne souvent le milieu des pièces.

**Décor de « lambrequins »**, dit encore « **broderies** » : il date du XVIII<sup>e</sup> siècle et il est une des créations les plus originales de la céramique française ; il est, soit traité en camaïeu bleu, soit rehaussé de rouge de fer. Deux **rafraîchissoirs à bouteilles**, cinq **saupoudreuses**, trois **assiettes**, un **moutardier à couvercle**, deux **aiguières-casque**, un **plat**, un **fleurier d'applique**, une **boîte à épices**, et sur la dernière étagère, une **écuelle**, un **plat**, deux **bouillotes à mains**, une **cruche à cidre** et un **bourdaloue** (pot d'aisance). L'essentiel de ces pièces proviennent du legs Périé, 1945.

*Au-dessus*

Grand **plat** octogonal « au panier fleuri » en camaïeu bleu, XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Frechin, 2001).

*Au mur*

Deux **plats** décoratifs ronds, en camaïeu bleu au décor rayonnant (don Évrard de Fayolle, 1911 et legs Pelleport-Burète, 1932).

##### Vitrine à droite de la porte d'entrée : XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècle

La célèbre fabrique des Guillibaud s'inspire, à partir des années 1720-1725, des décors à bordure quadrillée de la porcelaine chinoise de la famille verte : **décor « à la pagode »**, **décor « au carquois »**.

D'inspiration japonaise, (**décor « Kakiemon »**), d'autres motifs apparaissent autour des années 1750 : **décor « à la haie »** et « **à la corne tronquée** » et **décor « au rocher percé »**.

Vers 1765, le goût rocaille modifie ces décors et on voit apparaître le **décor « à la corne »** et le **décor « à la double corne »**.

Du XIX<sup>e</sup> siècle, un **plat** présentant en son milieu une « tarasque », animal fantastique, directement inspiré du **décor « à la guivre »**, lui aussi d'inspiration orientale, provient d'une fabrique de Quimper.

*Au-dessus*, grand **plat** rond, vers 1720, de la fabrique Guillibaud, **décor dit « au Sainfoin »** (legs Daleau, 1927). *Face aux fenêtres*, un **haut de fontaine** et son **bassin** à décor polychrome du XVIII<sup>e</sup> siècle (legs Lataillade, 1969).

### Strasbourg (décor de petit feu)

#### Vitrine murale gauche : XVIII<sup>e</sup> siècle



La technique du petit feu est mise au point pour la première fois à Strasbourg. L'**assiette à gauche de la deuxième étagère** illustre la technique mixte, palette de grand feu mais cuite au feu de moufle pour des bouquets dits « **à la fleur des Indes** » ; ces bouquets annoncent le célèbre décor floral naturaliste strasbourgeois où domine le rose de pourpre de Cassius. Les plus ordinaires sont les fleurs « chatironnées », cernées d'un trait noir que le peintre n'a plus qu'à remplir. À la même époque, apparaissent également les formes « **en baroc** », caractéristiques du courant rocaille (la **soupière**), et les trompe-l'œil, **terrines en forme de choux** ou **bonbonnière en forme de rose** (legs Périé, 1945).

### Les Islettes, Aprey, Sceaux, Niderviller (décor de petit feu)

#### Vitrine murale à droite : XVIII<sup>e</sup> siècle



Écho du décor floral de Strasbourg, aux Islettes (Lorraine), à Aprey et à Sceaux. Le grand **plat décoré d'oiseaux** est l'œuvre de Jacques Jarry pendant ses années à **Aprey** (1770-1781). Cette grande habileté de peintre s'apparente à l'art de la miniature. Le grand **plat** orné d'une rose est remarquable par son aile rocaille. Un petit **plat** représentant une gravure de paysage en camaïeu pourpre semblant accrochée sur un fond de bois est caractéristique de **Niderviller**. Ces pièces proviennent essentiellement du don Évrard de Fayolle (1911) et des legs Bonie (1895), Pelleport-Burète (1932), Périé (1945), Chalus (1960), Lataillade (1969).

## Mobilier

Le **fauteuil en cabriolet** d'époque Louis XVI sont en hêtre laqué blanc (legs Giovetti, 1985), recouvert d'un tissu imprimé d'après un modèle de papier peint de Duras établi « place Dauphine à Bordeaux » (aujourd'hui place Gambetta) à partir de 1771.

Une **console d'entre-deux** en sapin doré et sculpté au décor d'oves, perles, cannelures, guirlandes et vase fleuris (legs Bonie, 1895).

**Épinette** de Basse, Marseille, 1791, en sapin et noyer peint : cousine du clavecin, cette épinette est ornée de nombreux attributs révolutionnaires. Le ruban tricolore réunit les couleurs de la Ville de Paris (bleu et rouge) et la couleur de la monarchie (blanc). Le bonnet phrygien symbolise la liberté car il ressemble au couvre-chef que portaient les esclaves affranchis de l'Empire romain. Le faisceau de licteur – des baguettes de bois assemblées autour d'une hache – incarnait dans la République romaine la justice et le pouvoir de punir. Le triangle évoque quant à lui l'égalité entre les citoyens.

### Design

**Vase SW9**, George Sowden, 1987, faïence (dépôt du CNAP, 2010) : alors que son mobilier et ses objets arborent de vives couleurs, George Sowden adopte le blanc monochrome pour une série de céramiques qu'il conçoit en 1987, dont le présent vase fait partie. Les formes qu'il imagine reprennent cependant le vocabulaire formel du groupe Memphis auquel le designer participe activement depuis sa création en 1981. Vases et coupes sont ajourés de bandes de faïence plus ou moins ondulées, liant la base au col, conférant une impression d'empilement de volumes divers, caractéristique de l'esthétique Memphis. A l'occasion d'une exposition sur George Sowden qui s'est tenue en 1990 au musée des Arts décoratifs de Bordeaux, le designer Sergio Calatroni décrit avec ses mots et son regard cette série blanche : « Un rêve coloré en blanc. Immobile. Où les formes vibrantes se cherchent, comme les corps palpitants des fleurs. Et où, enfin, il y a un peu de calme. De silence ».

**Fauteuil Diamond** en acier inoxydable et moleskine par Harry Bertoia, 1952 (dépôt du C.H.U. de Bordeaux, 2009).

## Escalier d'honneur et vestibule

L'entrée principale, constituée du vestibule et de l'escalier d'honneur, n'est pas dans l'axe de la porte cochère mais rejetée dans le pavillon latéral droit (le gauche abritant une entrée secondaire et l'escalier de service). Le corps de logis principal peut ainsi être réservé, sur la cour, à une vaste salle à manger et, sur le jardin, à une série de salons en enfilade. La rampe de fer forgé, chef-d'œuvre de la ferronnerie bordelaise, est d'un modèle assez inhabituel à Bordeaux : succession de balustres ajourés réunis par une guirlande à double face de feuilles de chêne et de glands.

Sur le palier



Un grand **dessin** à la plume et lavis, signé « A. Marolles fecit 1738 », est un legs de Madame Adrien Marquet en 1980. Dans le cartouche rocaillé, on trouve une vue agrandie de la Place Royale de Bordeaux, supposée terminée. Ce dessin a été pris à la hauteur de Lormont, de l'autre côté de la Garonne, ce qui permet à Marolles d'envisager la belle courbe du fleuve en croissant de lune.

**Vase table Living room/Flower Table** en bois, métal laqué et verre de Daniel Weil (né en 1953), édité par Anthologie Quartette en 1988.

Aux murs

**Portrait de Jehan de Gères, seigneur de Camarsac**, anonyme français, XVII<sup>e</sup> siècle. Ce portrait, qui représente Jehan de Gères le 1<sup>er</sup> août 1616, jour de son élection comme jurat de Bordeaux, est dans la tradition des peintures d'apparat du XVI<sup>e</sup> siècle dans lesquelles le personnage pose d'une manière officielle avec ses titres et armoiries. Les jurats étaient au nombre de trois et participaient aux décisions prises à la mairie, ils étaient élus tous les deux ans. Malgré une certaine raideur un peu provinciale, il ne manque pas de prestance. Il est peut-être l'œuvre de Jas Le Roy, d'origine flamande, installé à Bordeaux dès 1654. Ce tableau a été donné en 1971 par le professeur François Georges Pariset, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Université de Bordeaux (dépôt du Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2002).

**Scène de triomphe**, tapisserie de haute lice, Flandres, début XVII<sup>e</sup> siècle (legs Brandenburg, 1890).

Dans l'escalier d'honneur

**Deux torchères**, chêne sculpté et doré, vers 1740. Destinées à recevoir un flambeau, ces torchères proviennent de la chapelle du couvent des dominicains, actuelle église Notre-Dame de Bordeaux.

Face à la porte d'entrée



Un **cabinet monté**, meuble d'ébénisterie française de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Réalisé en placage d'ébène sculpté et gravé, il présente deux scènes sur ses portes : le baptême du Christ par saint Jean-Baptiste et la naissance de Memnon d'après Giulio Romano. La façade austère contraste avec la spectaculaire niche intérieure en marqueterie d'ivoire et de bois polychrome (don Évrard de Fayolle, 1911).

Sur le dessus,

Une **coupe** et deux **plats** hispano-mauresques en faïence lustrée, des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (don Évrard de Fayolle, 1911, legs Périé, 1945 et Bonie, 1895).

Le **piétement du cabinet d'ébène**, transformé en vitrine au XIX<sup>e</sup> siècle, présente des faïences stannifères italiennes dites « majoliques » :

► Un **plat** à décor historié, illustrant la rencontre de Renaud et Armide d'après *La Jérusalem délivrée* du Tasse, Castelli, fin XVII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911).

## Escalier d'honneur et vestibule

- Un **plat** à décor de ruines, Anganaro, fin XVII<sup>e</sup> siècle (legs Chalus, 1960).
- Une **aiguière couverte**, Castelli, XVII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).
- Une **assiette aux armes des Médicis**, Caffagiolo, XVI<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).
- Trois chevrettes, Venise, fin XVI<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945 ; legs Bonie, 1895).
- Une **albarelle**, Sicile, début du XVII<sup>e</sup> siècle (legs Périé, 1945).

À droite

Un **coffre** en bois recouvert de cuir à décor clouté, du XVII<sup>e</sup> siècle (don Lataillade, 1969).

**Horloge de parquet** chantournée, en acajou peint, interprétation bordelaise du modèle Régence parisien, milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (don des Amis de l'hôtel de Lalande, 2002).

À gauche

**Deux chaises** à fond de canne, meubles anglais de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (époque Restauration). L'Angleterre et la Hollande adoptent, bien avant la France, l'usage du rotin importé des Indes.

Le long de l'escalier

Une **table** du XVI<sup>e</sup> siècle restaurée au XIX<sup>e</sup> siècle, sur laquelle sont disposées **deux potiches** en faïence de Delft du XVII<sup>e</sup> siècle (don Évrard de Fayolle, 1911).

Au mur



**Deux plaques de lumière** à une branche, au décor rocaillé en laiton repoussé, de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, encadrent un **Portrait de Jeanne de Baritault, Dame de Terrefort**, autrefois attribué à Guy François et aujourd'hui anonyme, daté de 1648. Fille unique de Raymond de Baritault, écuyer et seigneur de Terrefort et de Roscan et de Jeanne de Quineure, elle naît à Saint-Macaire en 1619 et meurt à Bordeaux en 1679. Elle épouse en premières noces Jacques de Fayet puis, en 1643, Jean de Gueysierre, écuyer et conseiller à la Cour des Aides à qui elle apporte en dot Terrefort. Sa bouche cerise et les mouches savamment disposées rehaussent l'éclat de son visage régulier. S'y ajoute la grande légèreté de ses boucles, de la dentelle du col et de l'extraordinaire coiffure faite de petites plumes multicolores (don des Amis de Musée d'Art ancien, 1933).

Dessous

Un **canapé** français en rotin, daté de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (don de l'Association des Amis de l'hôtel de Lalande, 2004).

Face à l'escalier

**Portrait de Pierre Mestrezat** (1688-1762), conseiller aulique et judiciaire du margrave de Bayreuth. Peint à l'huile sur toile vers 1720, attribué à Nicolas de Largillière (Paris, 1656-1746) (don de Mesdames James et Mestrezat, 1928). Un **cabinet à poser**, Anvers, autour de 1610. En placage d'ébène, ivoire et os gravés, sur une âme de sapin et d'aulne (restauré en 2006 par l'AFPA de Chartres). Il s'agit d'un meuble dérivé du coffre portable (cf. poignées latérales), destiné au rangement d'objets précieux dans ses nombreux tiroirs. Le décor gravé s'inspire de l'*Iconologie* de Cesare Ripa (la Justice, la Géométrie), tandis que le reste de l'imagerie est d'un caractère naturaliste dans la plus pure tradition flamande (legs Périé, 1945).

**Service à boissons** en émail sur cuivre, réalisé par Jacques II Laudin (1663-1729) à Limoges, à la fin du XVII<sup>e</sup> ou au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est orné de représentations des « femmes fortes » – le pendant féminin des « hommes illustres » –, qui se sont distinguées par leur attitude vertueuse et leur héroïsme. Pour décorer leurs œuvres, les émailleurs travaillent souvent d'après gravure. Ici, Jacques II Laudin s'est inspiré d'estampes de Gilles Rousselet et Abraham Bosse, réalisées d'après les dessins du peintre Claude Vignon.

## Informations pratiques

Musée des Arts décoratifs et du Design  
39 rue Bouffard, 33 000 Bordeaux  
+33 (0)5 56 10 14 00  
[madd@mairie-bordeaux.fr](mailto:madd@mairie-bordeaux.fr)  
[madd-bordeaux.fr](http://madd-bordeaux.fr)

### Horaires

11h - 18h  
Fermé les mardis et les jours fériés (excepté le 14 juillet et le 15 août)

### Tarifs

#### Jusqu'au 31 août

Entrée et visite commentée gratuites

#### A partir du 1<sup>er</sup> septembre

Plein tarif 5 € / réduit 3 €\*  
Pass Musées Bordeaux : Solo 25 € / Duo 37,5 €

*\* à destination des demandeurs d'emploi, étudiants (autres que ceux des filières indiquées ci-dessous), titulaires de la Carte famille nombreuse, détenteurs d'un abonnement annuel à la Cité du vin, en cas de fermeture partielle de l'établissement et groupes > 11 personnes. Voir les autres conditions sur notre site internet.*

#### Gratuité

Le 1<sup>er</sup> dimanche du mois (excepté en juillet et en août), aux moins de 18 ans, aux titulaires de la Carte Jeune (moins de 16 ans) et leur accompagnateur, aux personnes handicapées et leur accompagnateur, Voir les autres conditions sur notre site internet.

#### Accès aux personnes à mobilité réduite

L'ancienne prison et le rez-de-chaussée de l'hôtel de Lalande.

#### Visites commentées

Informations et réservations au 05 56 10 14 05 / [artdeco.publics@mairie-bordeaux.fr](mailto:artdeco.publics@mairie-bordeaux.fr)

#### Toute l'actualité du madd-bordeaux à suivre sur :

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Instagram](#)

#### PARTAGEZ VOTRE VISITE

@madd\_bordeaux #madd\_bordeaux

